



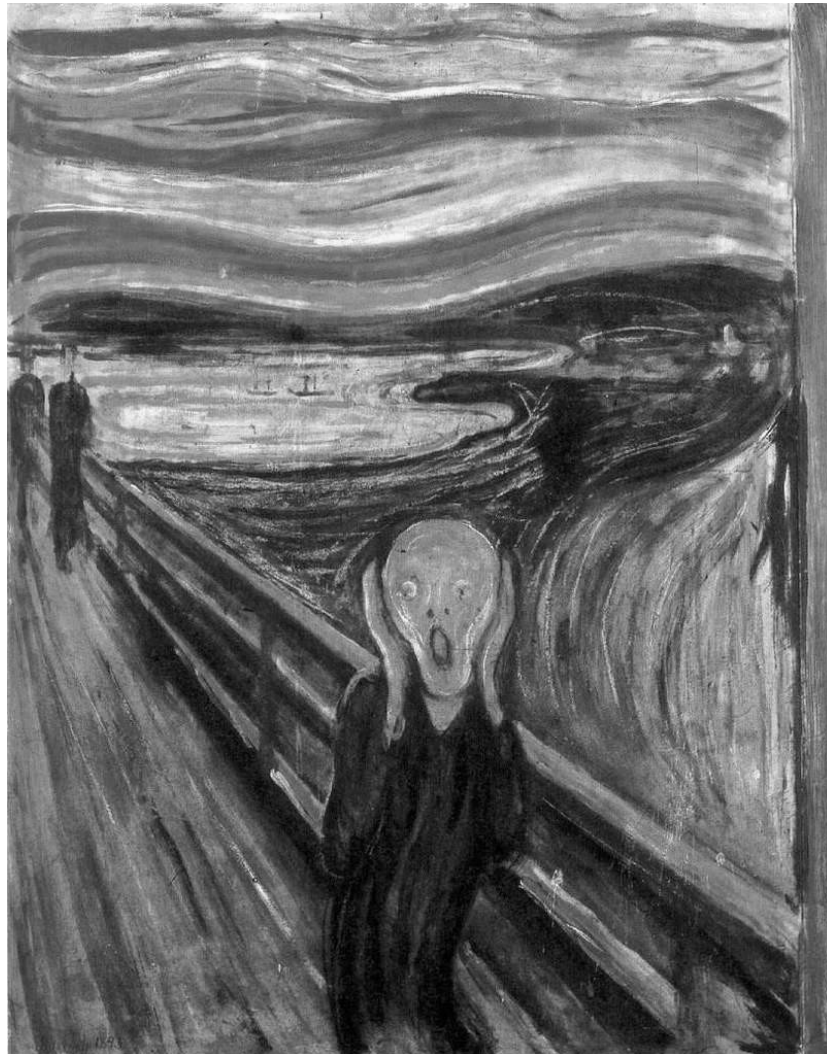
« Sans théorie révolutionnaire, pas de mouvement révolutionnaire. »

(Lénine, 1902, *Que faire ?*)

Les dossiers du PCMLM

Transformation de la France

La « belle époque » de l'élan capitaliste



Résumé

Table des matières

1. Du réalisme aux impressions.....	2
2. Triomphe du naturalisme et de la vivisection.....	5
3. Le naturalisme comme démarche littéraire.....	7
4. Edgar Degas et Claude Monet, l'impression bourgeoise immédiate.....	10
5. La volonté de puissance de Nietzsche.....	11
6. La « philosophie de la vie » de Dilthey et Bergson.....	14
7. Cézanne, Van Gogh, Munch et le subjectivisme.....	20
8. Georges Sorel et le subjectivisme syndicaliste révolutionnaire.....	21
9. L'université et la sociologie bourgeoises contre les « foules ».....	27
10. Les nationalistes sociaux Maurice Barrès et Charles Maurras contre l'esprit de Georges Eugène Haussmann.....	32
11. Charles Péguy et les catholiques décadents.....	35
12. Le serment anti-moderniste <i>Sacrorum antistitum</i>	38
13. L'affaire Dreyfus.....	39
14. Les fausses avant-gardes du futurisme et du Cercle Proudhon.....	44
15. Entre divertissement décadent et occultisme.....	47
16. La propagande anarchiste « par le fait ».....	50
17. L'ordre moral entre le Sacré-Coeur et système Bertillon.....	55

1. Du réalisme aux impressions

Face à l'aristocratie, la bourgeoisie portait un élan humaniste et universaliste. Un opéra comme *La flûte enchantée* de Wolfgang Amadeus Mozart était une arme de guerre en faveur du progrès.

Arrivée au pouvoir, de manière certaine et nette et sans risque de contre-révolution aristocratique, la bourgeoisie n'est plus que réaction, et l'opéra n'est plus que divertissement. *Aida* sert aux fêtes d'inauguration du canal de Suez. Giuseppe Verdi, son compositeur, sera déçu que seule une aristocratie mondaine puisse assister aux représentations, mais tel est désormais le statut de l'artiste : un producteur de marchandises culturelles au service du divertissement, de

l'idéologie bourgeoise.

La révolution française avait permis l'avènement de la dimension individuelle, mais la sensibilité n'a pas sa place dans une société où l'accumulation du Capital engloutit toutes les énergies. *Le Capital*, de Karl Marx, décrit admirablement le processus du capitalisme triomphant.

De nombreux romans, dits réalistes, ont constaté le terrible développement du capitalisme. Honoré de Balzac, romantique à ses débuts pourtant, s'est vu obliger de voir dans toute sa dimension la conquête capitaliste.

Dans une lettre célèbre de Friedrich Engels à Margaret Harkness (écrivain britannique, auteur du roman *A City Girl* datant du 1887 dont il est question ici, qui a joint les mouvements socialistes), datée d'avril 1888, celui-ci affirme :

« Votre Mister Grant est un chef d'œuvre. Si je trouve quand même quelque chose à critiquer, c'est peut-être uniquement le fait que votre récit n'est pas suffisamment réaliste.

Le réalisme, à mon avis, suppose, outre l'exactitude des détails, la représentation exacte des caractères typiques dans des circonstances typiques.

Vos caractères sont suffisamment typiques dans les limites où ils sont dépeints par vous ; mais on ne peut sans doute pas dire la même chose des circonstances où ils se trouvent plongés et où ils agissent [...].

Je suis loin de vous reprocher de ne pas avoir écrit un récit purement socialiste, un « roman de tendance », comme nous le disons, nous autres Allemands, où seraient glorifiées les idées politiques et sociales de l'auteur.

Ce n'est pas du tout ce que je pense. Plus les opinions [politiques] de l'auteur demeurent cachées mieux cela vaut pour l'œuvre d'art. Permettez-moi [de l'illustrer par] un exemple.

Balzac, que j'estime être un maître du réalisme infiniment plus grand que tous les Zola passés, présents et à venir, nous donne dans *La Comédie humaine* l'histoire la plus merveilleusement réaliste de la société française, [spécialement du monde parisien], en décrivant sous forme d'une chronique de mœurs presque d'année en année, de 1816 à 1848, la pression de plus en plus forte que la bourgeoisie ascendante a exercée sur la noblesse qui s'était reconstituée après 1815 et qui [tant bien que mal] dans la mesure du possible relevait le drapeau de la vieille politesse française [...].

Sans doute, en politique, Balzac était légitimiste ; sa grande œuvre est une élégie perpétuelle qui déplore la décomposition irrémédiable de la haute société ; toutes ses sympathies vont à la classe condamnée à disparaître.

Mais malgré tout cela, sa satire n'est jamais plus tranchante, son ironie plus amère que quand il fait précisément agir les aristocrates, ces hommes et ces femmes pour lesquelles il ressentait une si profonde sympathie.

Et [en dehors de quelques provinciaux], les seuls hommes dont il parle avec une admiration non dissimulée, ce sont ses adversaires politiques les plus acharnés, les héros républicains du Cloître Saint-Merri, les hommes qui à cette époque (1830-1836) représentaient véritablement les masses populaires.

Que Balzac ait été forcé d'aller à l'encontre de ses propres sympathies de classe et de ses préjugés politiques, qu'il ait vu l'inéluctabilité de la fin de ses

aristocrates chéris, et qu'il les ait décrit comme ne méritant pas un meilleur sort ; qu'il n'ait vu les vrais hommes de l'avenir que là seulement où l'on pouvait les trouver à l'époque, cela, je le considère comme un des plus grands triomphes du réalisme et l'une des caractéristiques les plus marquantes du vieux Balzac.

Je dois cependant arguer pour votre défense que nulle part dans le monde civilisé la classe ouvrière ne manifeste moins de résistance active, plus de passivité à l'égard de son destin, que nulle part les ouvriers ne sont plus hébétés que dans l'East End de Londres.

Et qui sait si vous n'avez pas eu d'excellentes raisons de vous contenter, pour cette fois-ci, de ne montrer que le côté passif de la vie de la classe ouvrière, en réservant le côté actif pour un autre ouvrage ? »

Le monde de la « Belle époque » – qui désigne normalement la période 1895-1914, mais il faut la faire partir de 1871, de la défaite de la Commune de Paris – est celui de l'application du pouvoir bourgeois.

C'est l'époque de la classification, de la vivisection, de l'industrialisation, de l'urbanisation, de la mécanisation. La bourgeoisie s'approprie absolument tout. Ce processus ne date certainement pas de la fin du XXe siècle, mais du XIXe siècle lui-même.

Entomologistes, chimistes, géographes, historiens, géologues, etc. se mettent au service du Capital conquérant. C'est Jules Verne, auteur français le plus traduit au monde, qui a retranscrit cette atmosphère de transformation, d'appropriation, de modification, par des personnages comme le Capitaine Nemo ou de Robur le Conquérant.

Dans *Vingt mille lieues sous les mers* (1869), on trouve ainsi ce passage, résumé de l'imagination bourgeoise faisant que cette classe se conçoit toute puissante. Mais cela n'a rien de réaliste, ce sont simplement et uniquement des impressions. A l'humanisme et aux Lumières succèdent l'irrationalisme bourgeois.

« Où sommes-nous ? dis-je.

— Au centre même d'un volcan éteint, me répondit le capitaine, un volcan dont la mer a envahi l'intérieur à la suite de quelque convulsion du sol. Pendant que vous dormiez, monsieur le professeur, le Nautilus a pénétré dans ce lagon par un canal naturel ouvert à dix mètres au-dessous de la surface de l'Océan. C'est ici son port d'attache, un port sûr, commode, mystérieux, abrité de tous les rhumbs du vent ! Trouvez-moi sur les côtes de vos continents ou de vos îles une rade qui vaille ce refuge assuré contre la fureur des ouragans.

— En effet, répondis-je, ici vous êtes en sûreté, capitaine Nemo. Qui pourrait vous atteindre au centre d'un volcan ? Mais, à son sommet, n'ai-je pas aperçu une ouverture ?

— Oui, son cratère, un cratère empli jadis de laves, de vapeurs et de flammes, et qui maintenant donne passage à cet air vivifiant que nous respirons.

— Mais quelle est donc cette montagne volcanique ? demandai-je.

— Elle appartient à un des nombreux îlots dont cette mer est semée. Simple écueil pour les navires, pour nous caverne immense. Le hasard me l'a fait découvrir, et, en cela, le hasard m'a bien servi.

— Mais ne pourrait-on descendre par cet orifice qui forme le cratère du volcan ?

— Pas plus que je ne saurais y monter. Jusqu'à une centaine de pieds, la base intérieure de cette montagne est praticable, mais au-dessus, les parois surplombent, et leurs rampes ne pourraient être franchies.

— Je vois, capitaine, que la nature vous sert partout et toujours. Vous êtes en sûreté sur ce lac, et nul que vous n'en peut visiter les eaux. Mais, à quoi bon ce refuge ? Le Nautilus n'a pas besoin de port.

— Non, monsieur le professeur, mais il a besoin d'électricité pour se mouvoir, d'éléments pour produire son électricité, de sodium pour alimenter ses éléments, de charbon pour faire son sodium, et de houillères pour extraire son charbon. Or, précisément ici, la mer recouvre des forêts entières qui furent enlisées dans les temps géologiques ; minéralisées maintenant et transformées en houille, elles sont pour moi une mine inépuisable.

— Vos hommes, capitaine, font donc ici le métier de mineurs ?

— Précisément. Ces mines s'étendent sous les flots comme les houillères de Newcastle. C'est ici que, revêtus du scaphandre, le pic et la pioche à la main, mes hommes vont extraire cette houille, que je n'ai pas même demandée aux mines de la terre. Lorsque je brûle ce

combustible pour la fabrication du sodium, la fumée qui s'échappe par le cratère de cette montagne lui donne encore l'apparence d'un volcan en activité.

— Et nous les verrons à l'œuvre, vos compagnons ?

— Non, pas cette fois, du moins, car je suis pressé de continuer notre tour du monde sous-marin. Aussi, me contenterai-je de puiser aux réserves de sodium que je possède. Le temps de les embarquer, c'est-à-dire un jour seulement, et nous reprendrons notre voyage. Si donc vous voulez parcourir cette caverne et faire le tour du lagon, profitez de cette journée, monsieur Aronnax. »

Ce n'est pas tout. A côté de ce processus mécanique d'industrialisation, la bourgeoisie voit son matérialisme s'effacer ; en lieu et place, elle procède de manière subjectiviste, par impression. La bourgeoisie bascule dans l'irrationalisme, célébrant l'impressionnisme, le symbolisme, le surréalisme.

Ce processus est différent selon les pays, même si des équivalences sont faciles à trouver. Le philosophe français Henri Bergson produit un vitalisme adapté au républicanisme feutré de la bourgeoisie, alors que Wilhelm Dilthey et Friedrich Nietzsche produisent en Allemagne un vitalisme similaire, mais beaucoup plus agressif, en raison des besoins du capitalisme allemand, qui entend rattraper son retard sur ses concurrents anglais et français.

Le XIXe siècle est ainsi le siècle où la bourgeoisie triomphe, mais son triomphe amène toujours plus l'effacement de tout aspect progressiste et le basculement dans le subjectivisme le plus complet.

2. Triomphe du naturalisme et de la vivisection

Le réalisme avait été l'idéologie de la bourgeoisie conquérante s'opposant à l'aristocratie qui, quant à elle, de son côté, diffusait la nostalgie d'une monarchie idéalisée, par le romantisme dans sa variante française.

Cependant, la bourgeoisie ayant définitivement l'ascendant historique sur l'aristocratie, à partir de 1848 donc, se devait d'adapter le réalisme à sa propre nature. Le réalisme n'était, en effet, qu'un matérialisme adapté aux conditions de la lutte idéologique, donc par l'intermédiaire des arts et de la littérature.

C'est pour cela qu'en URSS, on a considéré par la suite, avec Staline, Maxime Gorki et Andreï Jdanov, ainsi que Bertolt Brecht en Allemagne, que le réalisme dans sa variante socialiste était la forme culturelle du prolétariat conquérant.

La bourgeoisie une fois au pouvoir n'avait plus besoin d'un réalisme en général, mais d'un réalisme lui étant particulier. C'est cela le sens du naturalisme. Les naturalistes sont les réalistes dans une situation nouvelle, celle de la Troisième République. Ce ne sont plus des opposants à l'aristocratie, mais les chantres de la supériorité du mouvement historique bourgeois se concrétisant dans le plein développement du capitalisme dans ce que la bourgeoisie a appelé la « Belle époque » pour décrire la période précédant 1914, mais qu'on doit élargir pour identifier toute une époque historique.

Les naturalistes, évidemment, malgré leur nom, ne sont pas des matérialistes célébrant la nature. C'est un sens nouveau qui est apporté à ce terme à la fin du XIXe siècle.

Auparavant, le terme désignait, comme l'a résumé Denis Diderot, « ceux qui n'admettent point de Dieu, mais qui croient qu'il n'y a qu'une substance matérielle revêtue de diverses

qualités. » Les naturalistes sont ici les disciples d'Épicure, de Lucrèce et de Spinoza, ces illustres auteurs matérialistes. Les « naturalistes », ce sont les panthéistes, les athées, les matérialistes, les adeptes du « physico-chimisme », etc. Le matérialisme dialectique est dans la continuité de ce courant.

On ne trouve rien de cela chez les naturalistes de la fin du XIXe siècle. Chez ceux-ci, le naturalisme ne désigne qu'une méthode, car la bourgeoisie française en plein essor a besoin de justifier son approche des questions techniques.

C'est pourquoi au début du XXe siècle, le Dictionnaire général de la langue française de Adolphe Hatzfeld et Arsène Darmesteter résume de la manière suivante le naturalisme : « Théorie suivant laquelle l'art ne doit être que la reproduction de la nature. »

On est ici à la fois très proche et très loin de la théorie matérialiste dialectique du reflet, comme en témoigne ce que Charles Baudelaire, en 1848, dit d'Honoré de Balzac :

« Balzac est en effet un romancier et un savant, un inventeur et un observateur ; un naturaliste qui connaît également la loi de génération des idées et des êtres visibles. C'est un grand homme dans toute la force du terme ; c'est un créateur de méthode et le seul dont la méthode vaille la peine d'être étudiée. »

En fait, le naturalisme est un terme s'appuyant sur la définition nouvelle du mot « naturaliste » : « celui qui s'occupe spécialement de l'étude des productions de la nature. » Le formidable développement technique de la fin du XIXe siècle, développement conforme au développement des forces productives dans un cadre capitaliste, amène à cette définition.

C'est pourquoi le naturalisme n'est pas un matérialisme, mais l'application dans les arts et la littérature des méthodes techniques bourgeoises. Comme l'a résumé Victor Hugo, ce que fait l'auteur naturaliste, c'est « essayer sur

les faits sociaux ce que le naturaliste essaie sur les faits zoologiques ».

Il faut absolument voir cela, sans quoi on ne peut pas comprendre les autres naturalismes que sont le vitalisme, le nietzschéisme, le social-darwinisme, le syndicalisme révolutionnaire, le fascisme, le national-socialisme. Aux yeux du national-socialiste Rudolf Hess, « le national-socialisme n'est rien d'autre que de la biologie appliquée ».

On peut voir cette « combinaison » de la science et de la réalité – comme si les deux s'opposaient, on reconnaît le refus bourgeois de la dignité du réel – dans l'explication suivante de Jules-Antoine Castagnary :

« L'école naturaliste affirme que l'art est l'expression de la vie sous tous ses modes et à tous ses degrés, et que son but unique est de reproduire la nature en l'amenant à son maximum de puissance et d'intensité ; c'est la vérité s'équilibrant avec la science. »

(Salon de 1863)

Il faut absolument voir un aspect essentiel ici : le romantisme, surtout dans sa variante originale (c'est-à-dire allemande, mais ici il ne faut pas oublier l'approche russe qui suivra), possédait une critique élaborée de la séparation entre les villes et les campagnes.

Le naturalisme assume cette séparation, il fait une esthétique de cette rupture. Le naturalisme est l'idéologie de la bourgeoisie conquérante donnant naissance aux villes.

Voici justement comment Jules-Antoine Castagnary exprime cela, de la manière la plus explicite :

« La nature et l'homme, la campagne et la cité ; la campagne avec la profondeur de ses ciels, la verdure de ses arbres, la transparence de ses eaux, la brume de ses horizons changeants, tous les charmes attirants de la vie végétative éclairée au gré des saisons et des jours ; la cité avec l'homme, la femme, la famille, les formes conditionnées par les fonctions et les

caractères, la diversité du spectacle social librement étalé au soleil de la place publique ou discrètement enfermé dans l'enceinte de la maison, toutes les surprises renaissantes de la vie individuelle ou collective éclairée au jour des passions et des mœurs...

Le naturalisme ne se propose pas d'autre objet et n'accepte pas d'autre définition... Si son triomphe est assuré pour toujours, c'est que lui-même est conforme à la méthode scientifique de l'observation et en harmonie avec les tendances générales de l'esprit humain. »

(Salon de 1867)

On est ici dans la perspective idéologique de la bourgeoisie classifiant la réalité dans le but de l'utiliser. La manie des collections – de timbres, de porte-clefs, etc. - n'est qu'un simple fétichisme de cette méthode bourgeoise de voir le monde. Les « collectionneurs » ne sont que des scories à la marge de ce grand élan bourgeois de tentative d'asservissement de la nature.

Émile Zola, s'il est la grande figure naturaliste, se situe ainsi dans un cadre précis, où le naturalisme se produisait déjà. Il n'est pas un créateur (la création n'existant d'ailleurs pas en général), mais le producteur de la conception théorique du naturalisme, dans sa préface de la deuxième édition de *Thérèse Raquin*, en 1867.

L'origine de cela tient au « positivisme », moment clef entre le réalisme et le naturalisme. Le processus est tout fait aisé à comprendre.

Entre 1820 et 1830, c'est « l'école voltairienne » qui représentait la bourgeoisie, attaquant le romantisme au nom de la continuité avec la période classique du XVIIIe siècle et le matérialisme du XVIIIe siècle.

Avec le renversement de la bourgeoisie foncière et de l'aristocratie, c'est l'esprit démocrate-chrétien qui l'emporte, le romantisme devenant « social », alors que le réalisme représente la bourgeoisie le plus strictement.

Après 1848, Auguste Comte affirme le positivisme. Se situant dans le prolongement de Nicolas de Condorcet, Antoine Destutt de Tracy

et Claude Henri de Rouvroy, comte de Saint-Simon, son point de vue était que « le véritable esprit philosophique consiste uniquement en une simple extension méthodique du bon sens vulgaire à tous les sujets accessibles à la raison humaine ».

On est ici en plein idéalisme bourgeois « rationaliste », dans le prolongement de René Descartes, dans l'affirmation d'une véritable utopie : « La philosophie positive conduira nécessairement l'humanité au système social le plus convenable à sa nature, et qui surpassera beaucoup en homogénéité, en extension et en stabilité tout ce que le passé put jamais offrir. »

Cette vision linéaire, Claude Bernard la synthétise ainsi de manière terrible, dans une orgie sanglante bourgeoise, cartésienne, que Émile Zola reprendra :

« Le physiologiste n'est pas un homme du monde, c'est un savant, c'est un homme qui est saisi et absorbé par une idée scientifique qu'il poursuit : il n'entend plus les cris des animaux, il ne voit plus le sang qui coule, il ne voit que son idée et n'aperçoit que des organismes qui lui cachent des problèmes qu'il veut découvrir...

Il ne sent pas qu'il est dans un charnier horrible ; sous l'influence d'une idée scientifique, il poursuit avec délices un filet nerveux dans des chairs puantes et livides qui seraient pour tout autre homme un objet de dégoût et d'horreur.

D'après ce qui précède, nous considérons comme oiseuse ou absurde toute discussion sur les vivisections. »

(Claude Bernard, *Introduction à la médecine expérimentale*)

La bourgeoisie s'approprie le monde, mais elle le fait mécaniquement, dans l'esprit du boucher.

3. Le naturalisme comme démarche littéraire

C'est Émile Zola qui a formulé la thèse « naturaliste » de manière la plus avancée dans le plan des arts et de la littérature.

En 1880, il publie *Le Roman expérimental*, dans le cadre d'une grande campagne de presse de 1879 à 1882. Cet ouvrage est directement dans la continuité idéologique de l'œuvre de Claude Bernard publiée en 1860 : *Introduction à la médecine expérimentale*.

Émile Zola l'exprime ouvertement, expliquant dès le départ :

« Je n'aurai à faire ici qu'un travail d'adaptation, car la méthode expérimentale a été établie avec une force merveilleuse par Claude Bernard dans son Introduction à la médecine expérimentale.

Ce livre d'un savant, dont l'autorité est décisive, va me servir de base solide. Je trouverai là toute la question traitée, et je me bornerai, comme arguments irréfutables, à donner les citations qui me sont nécessaires.

Ce ne sera donc qu'une compilation de textes ; car je compte sur tous les points me retrancher derrière Claude Bernard. Le plus souvent, il me suffira de remplacer le mot médecin par le mot romancier, pour rendre ma pensée plus claire et lui apporter la rigueur d'une vérité scientifique. »

On a ici la réfutation de la dignité du réel, au profit de la science non pas comme explication, mais comme constatation, comme procès-verbal d'un phénomène obéissant à des règles mécaniques.

Émile Zola est un aboutissement littéraire du processus marquant la victoire de la bourgeoisie. Initialement, on le retrouve aux côtés de Gustave Flaubert, dont le roman *Madame Bovary* est le premier grand succès du « nouveau » réalisme devenant naturalisme, de Guy de Maupassant, mais aussi de Champfleury ou des frères Goncourt.

L'un des frères Goncourt, Jules, expliqua à son frère, en 1870, que :

« On nous niera tant qu'on voudra, il faudra bien reconnaître un jour que nous avons fait Germinie Lacerteux et que Germinie Lacerteux est le livre-type qui a servi de modèle à tout ce qui a été fabriqué, depuis nous, sous le nom de réalisme, naturalisme, etc. »

Edmond et Jules de Goncourt jouent un rôle important de par leur démarche bourgeoise prétendant absorber « l'histoire ». A leurs yeux,

« L'histoire est un roman qui a été ; le roman est de l'histoire qui aurait pu être. Un des caractères particuliers de nos romans, ce serait d'être les romans le plus historiques de ce temps-ci, les romans qui fourniront le plus de faits vrais et d'idées vraies à l'histoire... Le roman actuel se fait avec des documents racontés ou relevés d'après nature, comme l'histoire se fait avec des documents écrits. Les historiens sont les raconteurs du passé; les romanciers sont les raconteurs du présent. »

Ce n'est pas tout cependant, car on est là encore trop dans le réalisme. Les frères Goncourt entendaient également faire « vibrer les nerfs et saigner le cœur ». Le roman *Germinie Lacerteux* décrit ainsi une femme « hystérique » dont la vie sombre complètement. On est là dans un regard bourgeois, en « observateur neutre » et avec une conception mécaniste et de plus en plus idéaliste.

Le naturalisme s'intéresse, en effet, au particulier aux dépens du général en tant que tel. Le réalisme était une tentative, imparfaite, de s'élever du particulier au général. Le naturalisme a lui, déjà, une dimension baroque, tendant au grotesque, à l'unique – ce que prolongera le symbolisme et la culture décadente.

On a également, déjà, une tendance à la primauté de la psychologie, une tendance que renforcera encore davantage le capitalisme

décadent, avec la psychanalyse et le surréalisme.

Ce qui ressort, c'est une vision particulièrement réductrice. Hippolyte Taine, en 1861, affirmait en ce sens que :

« Je pense que tout homme cultivé et intelligent, en ramassant son expérience, peut faire un ou deux bons romans, parce qu'en somme un roman n'est qu'un amas d'expériences. »

Hippolyte Taine expliquait également, en 1865, que

« Du roman à la critique et de la critique au roman, la distance aujourd'hui n'est pas grande. Si le roman s'emploie à montrer ce que nous sommes, la critique s'emploie à montrer ce que nous avons été. L'un et l'autre sont maintenant une grande enquête sur l'homme, sur toutes les variétés, toutes les situations, toutes les floraisons, toutes les dégénérescences de la nature humaine. Par leur sérieux, par leur méthode, par leur exactitude rigoureuse, par leurs avènements et leurs espérances, tous deux se rapprochent de la science. »

« Floraison » et « dégénérescence » : on touche ici au cœur de la pensée irrationnelle bourgeoise, sa conception vitaliste.

Émile Zola s'appuie de fait sur Hippolyte Taine et reprend en épigraphe de la deuxième édition de Thérèse Raquin la fameuse phrase d'Hippolyte Taine dans son *Introduction à l'histoire de la littérature anglaise* (1864) : « Le vice et la vertu sont des produits comme le vitriol et le sucre. »

Émile Zola est ainsi, au départ, un romantique, dans la ligne d'Alfred de Musset, de Victor Hugo, il rejette totalement le réalisme. Il ne va devenir naturaliste – et donc pas du tout réaliste – que sous l'influence d'Hippolyte Taine et du « prince » de la vivisection Claude Bernard, alors que lui-même était devenu journaliste.

C'est-à-dire qu'Émile Zola est un intellectuel

idéaliste, romantique, qui a formulé une conception idéologique de la bourgeoisie conformément aux besoins de l'époque. Le naturalisme d'Émile Zola, c'est celui d'Hippolyte Taine et de Claude Bernard, c'est celui de la bourgeoisie, dans l'esprit du vitalisme.

Thérèse Raquin se voulait un roman à caractère scientifique. Déjà décadent comme la vivisection, Émile Zola entendait un faire un « succès d'horreur » en parlant du meurtre impuni d'un mari par la femme et l'amant, qui alors basculent dans la culpabilité et le remords.

Il est intéressant de voir comment Zola lui-même résume cela, dans un esprit à prétention scientifique mais déjà focalisé sur le fait divers :

« En deux mots, voici le sujet du roman : Camille et Thérèse, deux jeunes époux, introduisent Laurent dans leur intérieur. Laurent devient l'amant de Thérèse, et tous deux, poussés par la passion, noient Camille pour se marier et goûter les joies d'une union légitime. Le roman est l'étude de cette union accomplie dans le meurtre ; les deux amants en arrivent à l'épouvante, à la haine, à la folie, et ils rêvent l'un et l'autre de se débarrasser d'un complice. Au dénouement, ils se suicident. »

On est là dans une tendance à ne considérer que l'individu, dans une vision « biologiste » à apparence scientifique, alors qu'en réalité on est déjà dans le « psychologique » typiquement bourgeois. On sait d'ailleurs comment Zola résumera l'approche naturaliste :

« L'étude des tempéraments et des modifications profondes de l'organisme sous la pression des milieux et des circonstances. »

Et justement, dans la préface de *Thérèse Raquin*, Émile Zola explique que :

« J'ai voulu étudier des tempéraments et non des caractères. Là est le livre entier...
Les amours de mes deux héros sont le

contentement d'un besoin ; le meurtre qu'ils commettent est une conséquence de leur adultère. Enfin ce que j'ai été obligé d'appeler leurs remords consiste en un simple désordre organique. Mon but a été un but scientifique avant tout. Qu'on lise le roman avec soin, on verra que chaque chapitre est l'étude d'un cas curieux de physiologie. »

Émile Zola prétend que cette étude de la psychologie, en fait des impressions, serait scientifique. Ainsi, Émile Zola, pour son roman *Madeleine Féral*, s'appuie directement sur la théorie idéaliste d'un docteur, Prosper Lucas, qui considérait que « la femme fécondée, une fois imprégnée, portera partout son mari en elle ».

Le titre de l'ouvrage de Prosper Lucas est révélateur : *Traité philosophique et physiologique de l'hérédité naturelle dans les états de santé et de maladie du système nerveux, avec l'application méthodique des lois de la procréation au traitement général des affections dont elle est le principe. Ouvrage où la question est considérée dans ses rapports avec les lois primordiales, les théories de la génération, les causes déterminantes de la sexualité, les modifications acquises de la nature originelle des êtres, et les diverses formes de névropathie et d'aliénation mentale.* (1847-1850)

C'est sur ce genre de conceptions idéalistes qu'Émile Zola s'appuie, en particulier sur la vision bourgeoise du principe d'hérédité, faisant qu'il a déjà une dimension social-darwiniste. C'est dans cette perspective qu'il écrit *Les Rougon-Macquart*, histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire, une série de 20 volumes entre 1871 et 1893, qui suivent donc une logique qui est celle de cet idéalisme.

4. Edgar Degas et Claude Monet, l'impressionnisme bourgeois immédiat

La peinture impressionniste est l'un des plus grands moments culturels de la belle époque. Elle est un summum du raffinement bourgeois. Dans le roman, on a Émile Zola, en poésie Paul Verlaine et Stéphane Mallarmé, voire Arthur Rimbaud, en musique on a Claude Debussy ; en peinture, on a l'impressionnisme.

Parmi les peintres, il faut citer, de manière large : Claude Monet, Camille Pissarro, Alfred Sisley, mais aussi Pierre Auguste Renoir, Frédéric Bazille, Camille Pissarro, Paul Cézanne, Armand Guillaumin. A quoi il faut ajouter Paul Gauguin, Henri de Toulouse-Lautrec, Vincent Van Gogh.

Des noms illustres, célébrés par la bourgeoisie, consciente d'avoir là son âge d'or culturel, son âge à elle, où elle pouvait acheter, disposer de l'art et de vrais artistes comme elle l'entendait.

C'est là le paradoxe : la plupart de ces peintres étaient rejetés, en raison de leur non académisme. Ils ont cultivé leur genre, ont triomphé et sont passés du statut de rebelle à celui de faire-valoir de la bourgeoisie. On aura le même phénomène avec les poètes de la bohème.

C'est pour cette raison que l'impressionnisme, bien entendu, connaît une contradiction. D'un côté, il tend à l'impression pure, de l'autre il présente déjà le trouble, l'aliénation propre au capitalisme ; par la suite l'expressionnisme s'exprimera totalement au sein même de cette contradiction.

Edgar Degas (1834-1917), ainsi, a avec *L'absinthe* (1875-1876), présenté une œuvre qui déjà démasque la prétention bourgeoise.

Mais le tableau *L'absinthe* n'est un aspect seulement de l'impressionnisme d'Edgar Degas, qui est un grand bourgeois hautain et conservateur. De la même manière, *A Cotton Office in New Orleans* (1873) décrit une scène

de facture réaliste, mais c'est également une faillite économique annoncée dans le journal qui forme l'arrière-plan capitaliste.

Néanmoins, il faut bien voir ici que la peinture fait encore office de photographie, comme en témoigne par exemple *Les musiciens à l'orchestre*. A cela s'ajoute les peintures de courses de chevaux, de ballets et d'opéras, de portraits de bourgeois, de bains de mer, etc. Edgar Degas est un bourgeois photographiant les bourgeois.

Ce n'est que par ricochet qu'il dévoile la société bourgeoise dans ce qu'elle est. On comprend alors le double caractère de cette photographie en peinture quand on voit la terrible œuvre *Le viol*, de 1868-1869. La femme violée est, d'ailleurs, une domestique.

Edgar Degas révèle l'impressionnisme, simple impression, sans compréhension. On est déjà dans l'impression froide, ou chaude, mais toujours passive, contemplatrice, décadente. On est dans la simplicité, voire le simplisme, dans l'unilatéralité. *Le viol* est une œuvre oscillant entre portrait fidèle d'une situation terrible, telle *L'absinthe*, et contemplation morbide, fascinée, simple impression.

Et on devine alors aisément le sens du tableau, simpliste et fidèle impression du simplisme, *Portraits à la Bourse* (1878-1879), caricature antisémite violemment agressive. La personne centrale représente un banquier en haut de forme portant toutes les caractéristiques physiques des caricatures antisémites (nez crochu, barbe fournie, teint cireux, malingre, air hautain) et courtisée par deux autres personnes en haut de forme et aux caractéristiques « aryennes » (blond, teint très blanc, bien portant) le premier lui parlant à l'oreille et le second lui offrant son mouchoir en soie. L'impression mise en avant par ce tableau est très clairement que les juifs seraient les vrais « maîtres » de la finance et que les banquier seraient « à leurs pieds ».

On voit facilement la portée idéologique d'une telle œuvre. Edgar Degas a ici produit

une œuvre très brutalement antisémite, conforme au niveau idéologique de la simple impression bourgeoise (on notera que ce manifeste antisémite voit sa dimension foncièrement raciste pré-nazie passée sous silence, naturellement, tant par wikipedia en français que par le musée d'Orsay qui parle quant à lui de dimension « grotesque » afin de masquer la réalité.)

Edgar Degas était un fervent anti-dreyfusard et un antisémite affirmé, et cet antisémitisme n'est pas un « à côté » : il est une composante de l'approche « impressionniste » du monde, incapable de saisir la société de manière matérialiste.

Claude Monet (1840-1926) est bien sûr celui qui a le plus poussé cette logique jusqu'au bout. Son œuvre de 1872, *Impression, soleil levant*, est le point de départ de l'impressionnisme comme mouvement.

Mais Claude Monet a prolongé cette tendance au flou.

Et ce flou provient lui-même d'une vision unilatérale : celle portant sur la bourgeoisie. Même la vision de la nature est bourgeoise. L'impressionnisme oscille entre la photographie de la bourgeoisie et déjà le flou d'un matérialisme se mourant. La nature elle-même n'existe que par la bourgeoisie : l'impressionnisme perd la dignité du réel qu'avait encore le romantisme.

La bourgeoisie ne peut qu'avoir la nostalgie de doux flou, et elle a son temple : la maison de Claude Monet à Giverny, haut lieu de pèlerinage de la bourgeoisie regrettant sa belle époque.

5. La volonté de puissance de Nietzsche

Les impressions ne pouvaient suffire à la bourgeoisie : il y avait également besoin du style de vie qui va avec, ainsi que de toute une théorie, une « philosophie de la vie ». Cette dernière va être apportée par Wilhelm Dilthey en Allemagne et Henri Bergson en France.

Cependant, sur le plan du « style de vie », ce sont Friedrich Nietzsche et Georges Sorel qui vont être les grands théoriciens de l'affirmation irrationnelle du moi conquérant et violent. Comprendre Friedrich Nietzsche, c'est comprendre globalement l'esprit irrationnel de la bourgeoisie du XIXe siècle, car son approche est la plus caricaturale.

Aux yeux de Friedrich Nietzsche, « l'homme est un animal dont les qualités ne sont pas encore fixées ». L'avenir sera fait par des surhommes, fruits de la volonté, comme il explique dans *L'Antéchrist* :

« La question que je pose n'est pas de savoir quelle espèce succédera, dans l'histoire des êtres, à celle des hommes, l'homme est une fin, mais la question est de savoir quel type d'homme on doit dresser, on doit vouloir, un type qui ait une valeur plus haute, qui soit plus digne de vivre, plus sûr de l'avenir. Ce type supérieur a déjà été souvent réalisé, mais à titre exceptionnel, par hasard, jamais par le fait de la volonté. »

La philosophie de Friedrich Nietzsche rentre dans un contexte historique bien précis. Elle est entièrement fondée sur la réfutation du socialisme qui s'affirme à la même époque, dans la seconde moitié du XIXe siècle, mais également sur le rejet de l'affirmation bourgeoise anglaise et française, contre la « belle époque » qui s'élançait notamment en France.

Contre ces bourgeoisies qui prétendaient « terminer » l'histoire avec leur domination, notamment coloniale, et contre les masses qui entendaient affirmer un nouveau moment historique, Nietzsche a affirmé l'autorité et

l'élitisme, qualités « intrinsèquement » allemandes.

Seule une minorité pourrait s'affirmer et conquérir, conformément à l'ordre « naturel » au cœur de la réalité. Pour Friedrich Nietzsche, « Le nom précis pour cette réalité serait la volonté de puissance ainsi désignée d'après sa structure interne et non à partir de sa nature protéiforme, insaisissable, fluide. »

Friedrich Nietzsche est dans la droite ligne du romantisme allemand devenu réactionnaire. C'est pour cette raison qu'en France, on a souvent retenu de Friedrich Nietzsche que les aspects anti-formels, considérant que ceux-ci se confrontaient à la réaction, à la bourgeoisie. Or, l'absence de méthode est une méthode pour l'irrationalisme bourgeois pangermaniste militariste.

Friedrich Nietzsche a donc réfuté la science et les masses. Il a prôné la naissance du « surhomme » utilisant des mythes, des aphorismes interprétables à volonté.

Cela pouvait sembler, vu de France et de manière idéaliste, comme une affirmation individuelle artistique (« Il faut avoir du chaos en soi pour accoucher d'une étoile qui danse ») face à l'esprit académique prédominant en France depuis la monarchie absolue du XVIIIe siècle.

C'est une incompréhension complète de la nature de la pensée de Friedrich Nietzsche, qui est un appel militant à l'insurrection irrationnelle de l'individu, à l'agressivité dominatrice. Il ne faut jamais perdre de vue qu'il entend réfuter l'histoire, et ce en résumant la dimension sociale et morale à la psychologie, une psychologie censée être « allemande ».

Friedrich Nietzsche est, par là même, un penseur très important de la période de la construction de la nation allemande, par la Prusse et en opposition à la démocratie, assimilée à l'envahisseur napoléonien, au « Libéralisme : autrement dit abêtissement par troupeaux ».

Dans *Humain, trop humain*, publié six mois avant la grande loi d'exception contre les socialistes, première œuvre en aphorismes de Friedrich Nietzsche, celui-ci salue Voltaire, non pas comme esprit contestataire, mais justement pour son formalisme (Voltaire était en fait surtout un auteur de tragédies au XVIIIe siècle).

Friedrich Nietzsche explique, en grand bourgeois attaquant Jean-Jacques Rousseau au nom de Voltaire (comme on en a l'habitude chez les bourgeois par ailleurs) :

« Ce n'est pas la nature pondérée de Voltaire, amateur d'ordre, d'améliorations et de réformes, ce sont les folies passionnées et les demi-vérités de Rousseau qui ont éveillé cet esprit optimiste de la révolution, contre lequel je crie aujourd'hui : « Écrasez l'infâme ! » C'est lui qui a refoulé pour longtemps l'esprit de la philosophie des Lumières et la théorie du développement progressif. »

Il ne faut pas considérer pour autant que Friedrich Nietzsche plaçait des considérations évolutionnistes au sujet de l'agressivité de la volonté de puissance.

Dans une lettre du 21 juin 1871, au baron Carl von Gersdorff, qui vient d'une des plus vieilles familles de la noblesse allemande (dont plusieurs membres feront partie de la « résistance » militaire contre Adolf Hitler dans les années 1940) et aura été son ami pratiquement toute sa vie, Friedrich Nietzsche affirme sans ambages :

« Nous pouvons reprendre espoir ! Notre mission allemande demeure ! J'ai plus de courage que jamais, puisque tout n'a pas sombré dans la platitude judéo-française, dans ce qu'ils appellent l'élégance ou dans les agitations dévorantes du temps présent.

Il y a encore de la bravoure, de la bravoure allemande, c'est-à-dire tout autre chose que le fameux élan de nos regrettables voisins. Au-dessus du combat des nations, nous avons vu apparaître la tête d'une hydre internationale, elle s'est dressée, subite et formidable,

annonciatrice des luttes de l'avenir, qui seront d'une autre sorte. »

60 années plus tard, l'Allemagne dominée par les traditions aristocratiques prussiennes partiront à l'assaut du monde, afin de se procurer un « espace vital ». Friedrich Nietzsche apparaît au début de cet élan, sa philosophie opposée au judéo-christianisme cible directement le libéralisme (en tant que français et anglais) et le socialisme, comme ennemi intérieur.

Friedrich Nietzsche est très clair à ce sujet. Dans tous ses écrits, ce sont les masses qui sont l'ennemi.

« On va voir décliner la force que nous haïssons, parce qu'elle représente l'adversaire le plus certain de toute profondeur philosophique et de toute contemplation artistique ; elle exprime un état pathologique dont souffre l'âme allemande, surtout depuis la grande révolution française, et dont les soubresauts nerveux toujours renaissants affectent les natures allemandes les mieux constituées, pour ne rien dire de la grande masse au sein de laquelle on retrouve cette affection, appelée d'un beau nom abominablement profané, « libéralisme ». »

C'est pour cette raison, sur la base de sa théorie de la volonté de puissance comme naturelle, que Nietzsche regrette la modification de « l'instinct » des ouvriers. Dans le *Crépuscule des idoles*, il explique longuement son point de vue :

« La question ouvrière. — C'est la bêtise, ou plutôt la dégénérescence de l'instinct que l'on retrouve au fond de toutes les bêtises, qui fait qu'il y ait une question ouvrière. Il y a certaines choses sur lesquelles on ne pose pas de questions : premier impératif de l'instinct. — Je ne vois absolument pas ce qu'on veut faire de l'ouvrier européen après avoir fait de lui une question. Il se trouve en beaucoup trop bonne posture pour ne point « questionner » toujours davantage, et avec toujours plus d'outrecuidance.

En fin de compte, il a le grand nombre pour lui. Il faut complètement renoncer à

l'espoir de voir se développer une espèce d'homme modeste et frugale, une classe qui répondrait au type du Chinois : et cela eût été raisonnable, et aurait simplement répondu à une nécessité.

Qu'a-t-on fait ? — Tout pour anéantir en son germe la condition même d'un pareil état de choses, — avec une impardonnable étourderie on a détruit dans leurs germes les instincts qui rendent les travailleurs possibles comme classe, qui leur feraient admettre à eux-mêmes cette possibilité.

On a rendu l'ouvrier apte au service militaire, on lui a donné le droit de coalition, le droit de vote politique : quoi d'étonnant si son existence lui apparaît aujourd'hui déjà comme une calamité (pour parler la langue de la morale, comme une injustice —) ?

Mais que veut-on ? je le demande encore. Si l'on veut atteindre un but, on doit en vouloir aussi les moyens : si l'on veut des esclaves, on est fou de leur accorder ce qui en fait des maîtres. — »

Voilà le véritable fondement de la démarche de Friedrich Nietzsche : prôner un héroïsme, forcément aristocratique, forcément aux dépens des faibles, c'est-à-dire élaborer un style de vie adapté aux exigences impérialistes naissant en Allemagne à ce moment-là.

Friedrich Nietzsche préfigure littéralement le style de la SS, la barbarie raffinée. Le mal et le bien disparaissent, au profit du dépassement de soi-même, par la volonté.

Voici sa conception, expliquée dans *La Généalogie de la morale* (les termes soulignés le sont par nous) :

« La réponse rigoureusement exacte, la voici : ce méchant est précisément le « bon » de l'autre morale, c'est l'aristocrate, le puissant, le dominateur, mais noirci, vu et pris à rebours par le regard venimeux du ressentiment.

Il est ici un point que nous serons les derniers à vouloir contester : celui qui n'a connu ces « bons » que comme ennemis n'a certainement connu que des ennemis méchants, car ces mêmes hommes qui, inter pares, sont si sévèrement tenus dans les bornes par les coutumes, la vénération, l'usage, la gratitude et plus encore par la surveillance mutuelle et la jalousie — et qui, d'autre part, dans leurs relations entre eux se montrent si ingénieux pour

tout ce qui concerne les égards, l'empire sur soi-même, la délicatesse, la fidélité, l'orgueil et l'amitié, — ces mêmes hommes, lorsqu'ils sont hors de leur cercle, là où commencent les étrangers (« l'étranger »), ne valent pas beaucoup mieux que des fauves déchaînés.

Alors ils jouissent pleinement de l'affranchissement de toute contrainte sociale, ils se dédommagent dans les contrées incultes de la tension que fait subir toute longue réclusion, tout emprisonnement dans la paix de la communauté, ils retournent à la simplicité de conscience du fauve, ils redeviennent des monstres triomphants, qui sortent peut-être d'une ignoble série de meurtres, d'incendies, de viols, d'exécutions avec autant d'orgueil et de sérénité d'âme que s'il ne s'agissait que d'une escapade d'étudiants, et persuadés qu'ils ont fourni aux poètes ample matière à chanter et à célébrer.

Au fond de toutes ces races aristocratiques, il est impossible de ne pas reconnaître le fauve, la superbe brute blonde rôdant en quête de proie et de carnage ; ce fond de bestialité cachée a besoin, de temps en temps, d'un exutoire, il faut que la brute se montre de nouveau, qu'elle retourne à sa terre inculte ; — aristocratie romaine, arabe, germanique ou japonaise, héros homériques, vikings scandinaves — tous se valent pour ce qui est de ce besoin.

Ce sont les races nobles qui ont laissé l'idée de « barbare » sur toutes les traces de leur passage ; leur plus haut degré de culture en trahit encore la conscience et même l'orgueil (par exemple quand Périclès dit à ses Athéniens dans sa fameuse Oraison funèbre : « Notre audace s'est frayé un passage par terre et par mer, s'élevant partout d'impérissables monuments, en bien et en mal. »).

Cette « audace » des races nobles, audace folle, absurde, spontanée ; la nature même de leurs entreprises, imprévues et invraisemblables — Périclès célèbre surtout la *ῥαθυμία* des Athéniens — ; leur indifférence et leur mépris pour toutes les sécurités du corps, pour la vie, le bien-être ; la gaieté terrible et la joie profonde qu'ils goûtent à toute destruction, à toutes les voluptés de la victoire et de la cruauté : — tout cela se résumait pour ceux qui en étaient les victimes, dans l'image du « barbare », de « l'ennemi méchant », de quelque chose comme le « Vandale ».

La méfiance profonde, glaciale, que l'Allemand inspire dès qu'il arrive au pouvoir — et il l'inspire une fois de plus de nos jours — est encore un contrecoup de cette horreur insurmontable que

pendant des siècles l'Europe a éprouvée devant les fureurs de la blonde brute germanique (— quoiqu'il existe à peine un rapport de catégories, et encore moins une consanguinité entre les anciens Germains et les Allemands d'aujourd'hui). »

Parallèlement aux impressions du naturalisme et de l'impressionnisme, puis du bergsonisme en France, Friedrich Nietzsche formule l'irrationalisme bourgeois dans sa version allemande.

6. La « philosophie de la vie » de Dilthey et Bergson

Le vitalisme est au cœur de la réflexion bourgeoise. Deux philosophes vont établir une base idéologique : Wilhelm Dilthey et Henri Bergson (Friedrich Nietzsche et Georges Sorel en établissant un style).

Grand-croix de la Légion d'honneur, Prix Nobel en 1927, statistiquement l'auteur le plus donné au baccalauréat, Henri Bergson est la figure de proue de l'idéalisme français.

Charles Péguy, l'écrivain réactionnaire qui a été son disciple, résume ainsi sa manière de voir les choses :

« La méthode bergsonienne revient essentiellement à remonter vivement une pente, et à la faire remonter vivement à l'homme et à l'esprit. Dans le sens où le cartésianisme a consisté à remonter la pente du désordre, dans le même sens le bergsonisme a consisté à remonter la pente du tout fait... Il y a certainement dans le bergsonisme comme un acharnement qu'il n'y a pas dans le cartésianisme... »

(*Note sur M. Bergson et la philosophie bergsonienne*)

Henri Bergson est en fait l'équivalent français de Sigmund Freud en Autriche et de Friedrich Nietzsche en Allemagne. Lui aussi s'intéresse à la conscience, seulement ses réponses à lui sont

adaptées, non pas à la déchéance de l'Autriche et à la culture viennoise décadente apocalyptique, ou bien à l'Allemagne mobilisée pour rattraper son absence de colonies, mais bien à la France bourgeoise, celle qui a su écraser la Commune et maintenir bien haut le drapeau de la propriété privée.

Henri Bergson s'intéresse donc à des questions philosophiques abstraites, idéalistes : où se conservent les souvenirs et comment se forment-ils ? L'âme survit-elle au corps ? La télépathie fonctionne-t-elle ? Quel est le mécanisme du rêve ? Quelle est la valeur philosophique du mysticisme ? Quelles sont nos habitudes mentales ?

La bourgeoisie française a mis en avant, avec Henri Bergson, sa version « nationale » de l'irrationnel, qui pour des raisons historiques est très différent de l'irrationalisme allemand. Il est à ce titre essentiel de voir que le seul véritable penseur communiste en France, Georges Politzer, d'origine hongroise, est le principal critique du bergsonisme.

Georges Politzer, dans *L'obscurantisme au XXe siècle*, où il critique le théoricien nazi Alfred Rosenberg, rattache même ce dernier à Henri Bergson :

« Parlant à l'académie des sciences morales et politiques, le 21 janvier 1919, M. Bergson, le philosophe antirationaliste qui vient de mourir, disait à propos de la guerre de 1914-1918 : D'un côté, c'était la force étalée en surface, de l'autre la force en profondeur.

D'un côté, le mécanisme, la chose toute faite qui ne se répare pas elle-même ; de l'autre, la vie, puissance de création qui se fait et se refait à chaque instant.

Alors la force en profondeur, la vie, la puissance de création, c'était l'impérialisme français.

M. Rosenberg (qui aime décidément les auteurs non aryens) accomplit une fois de plus « une révolution scientifique comme la découverte de Copernic il y a 400 ans » et recopie Bergson. »

Georges Politzer a bien constaté que René

Descartes amène à Karl Marx, si l'on abandonne pas le matérialisme, qu'on ne sombre pas dans une vision bourgeoise « mécanique ». Il a bien vu qu'Henri Bergson est à l'opposé le théoricien par excellence de la France bourgeoise postérieure à la Commune de Paris, la France réactionnaire de la petite propriété et de la franc-maçonnerie, la France du positivisme, et que par conséquent il était logique que les idéologues fascistes puisent allègrement dans Henri Bergson.

Henri Bergson opposait en effet « intelligence » et « intuition ». L'une de ses grandes notions est la force vitale créatrice profonde. Henri Bergson considère que :

« il y a déjà quelque chose de quasi divin dans l'effort, si humble soit-il, d'un esprit qui se réinsère dans l'élan vital, générateur des sociétés qui sont génératrices d'idées. »

L'intuition est au cœur de l'irrationnel. L'irrationalisme de l'époque impérialiste a besoin de liquider la réalité. En France, Henri Bergson en est le principal artisan, la figure métaphysique – catholique, l'inventeur de la « philosophie de la vie » à la française.

Il affirme que le temps tel qu'il est défini par la science est insuffisant et qu'il faut valoriser la « durée » telle qu'elle est comprise par la conscience. Ce qui compte n'est donc pour cet idéalisme pas seulement la réalité, mais aussi et surtout « autre chose ». Selon Henri Bergson,

« Il y a des choses que l'intelligence seule est capable de chercher, mais que, par elle-même, elle ne trouvera jamais. Ces choses, l'instinct seul les trouverait ; mais il ne les cherchera jamais. »

C'est la base de l'irrationalisme de l'époque impérialiste : d'un côté, le sens pratique pour la réalité matérielle (ce qu'Henri Bergson appelle « intelligence »), de l'autre l'irrationalisme pour la conscience (ce qu'il appelle « intuition »). Pour

Henri Bergson

« L'intelligence, dans ce qu'elle a d'inné, est la connaissance d'une forme, l'instinct implique celle d'une matière. »

On a ici un vitalisme à la française. Henri Bergson est le Friedrich Nietzsche français. Le point culminant de cet irrationalisme est alors logiquement l'« élan vital », que Henri Bergson définit comme « force créant de façon imprévisible des formes toujours plus complexes » – ce qui est exactement la prétention de l'impérialisme, car celui-ci prétend être « génial », être porté par les « génies ».

Henri Bergson explique cela très clairement :

« Quant à l'invention proprement dite, qui est pourtant le point de départ de l'industrie elle-même, notre intelligence n'arrive pas à la saisir dans son jaillissement, c'est-à-dire dans ce qu'elle a d'indivisible, ni dans sa génialité, c'est-à-dire dans ce qu'elle a de créateur.

L'expliquer consiste toujours à la résoudre, elle est imprévisible et neuve, en éléments connus ou anciens, arrangés dans un ordre différent. L'intelligence n'admet pas plus la nouveauté complète que le devenir radical. C'est dire qu'ici encore elle laisse échapper un aspect essentiel de la vie, comme si elle n'était point faite pour penser un tel objet. »

Le romantisme de l'époque impérialiste consiste précisément en cet irrationalisme consistant que le « devenir radical » n'est pas saisissable par la pensée – c'est-à-dire par la théorie, c'est-à-dire par le Parti Communiste, par la Pensée synthétisant la réalité, en tant que reflet du mouvement dialectique de la matière éternelle.

Pour Henri Bergson, la réalité est à la fois matière et esprit, nous apparaissant comme « perpétuel devenir ». Henri Bergson est en fait à l'origine d'une métaphysique moderne, séparant l'âme et le corps :

« L'intelligence est caractérisée par une incompréhension naturelle de la vie. C'est sur la forme même de la vie, au contraire, qu'est moulé l'instinct. Tandis que l'intelligence traite toutes choses mécaniquement, l'instinct procède, si l'on peut parler ainsi, organiquement. Si la conscience qui sommeille en lui se réveillait, s'il s'intériorisait en connaissance au lieu de s'extérioriser en action, si nous savions l'interroger et s'il pouvait répondre, il nous livrerait les secrets les plus intimes de la vie. »

Henri Bergson est le théoricien de la « philosophie de la vie », forme idéaliste de l'époque impérialiste, dans le cadre du capitalisme en France. Voilà pourquoi Geroges Politzer lui a consacré un document fameux en son époque, *La fin d'une parade philosophique : le bergsonisme*.

Georges Politzer critique évidemment l'idéalisme d'Henri Bergson, mais à l'époque il était clair de ce que représentait Henri Bergson.

Lorsque Geroges Politzer dit :

« La philosophie de M. Bergson a toujours été l'alliée zélée de l'État et de la classe dont il est l'instrument »

il répond directement à ce qu'est Henri Bergson politiquement, comme lorsque ce favori de la bourgeoisie dit de manière chauvine :

« Le rôle de la France dans l'évolution de la philosophie moderne est bien net: la France a été la grande initiatrice, et elle est restée perpétuellement inventive, semeuse d'idées nouvelles. Ailleurs, sans doute, ont surgi également des philosophes de génie; mais nulle part, il n'y a eu, comme en France, continuité ininterrompue de création philosophique originale. Ailleurs, on a pu aller plus loin dans le développement de telle ou telle idée, construire plus systématiquement avec tels matériaux, donner plus d'extension à telle ou telle méthode; mais bien souvent les matériaux, les idées, la méthode étaient venus de France, peut-être sans que l'on gardât la mémoire de leur authentique origine. »

Georges Politzer a, avec son analyse, mené l'étude d'Henri Bergson d'un point de vue communiste, suivant les principes léninistes de la polémique contre les ennemis du peuple. Il le critique non pas simplement théoriquement, mais pour ce qu'il est politiquement, pour ce à quoi il sert.

Henri Bergson a été le théoricien du « droit » français contre la « force » allemande, et c'est en ce sens qu'il devait être critiqué, non pas abstraitement, mais concrètement. L'œuvre d'Henri Bergson est un mélange de métaphysique et de psychologie, sa fonction est anti-matérialiste à l'époque du matérialisme historique et dialectique, et voilà pourquoi Georges Politzer ne s'est pas contenté de critiquer le bergsonisme, il l'a replacé dans son époque et il l'a évalué comme étant exactement la philosophie des classes dominantes avant qu'elles ne passent dans le camp du fascisme.

Georges Politzer constate que :

« Il faut maintenant à la bourgeoisie des poètes et des penseurs qui organisent directement ses mots d'ordre, qui soufflent directement la flamme de sa rage. La langue des intellectuels devra lécher directement les fusils, les mitrailleuses, les canons. Les « intellectuels » eux-mêmes devront cracher des obus, expirer des gaz et, qui sait, accoucher d'avions, ou de sous-marins. Ils devront être aux côtés de la jeunesse bourgeoise que le fascisme organise pour la dictature blanche. Ils devront promener devant ses yeux toutes les traditions et toutes les valeurs inhumaines et sanguinaires. »

Il est intéressant de voir que justement en Allemagne, le philosophe Wilhelm Dilthey se situe strictement parallèlement à Henri Bergson.

Wilhelm Dilthey (1873-1911), qui est pratiquement inconnu en France, est le principal lien entre le romantisme allemand et le vitalisme de la fin du XIXe siècle et du début du XXe siècle, dont les principales figures sont Henri Bergson et Georges Sorel en France, Friedrich Nietzsche et Georg Simmel en Allemagne, Sigmund Freud en Autriche, Filippo Tommaso

Marinetti et Benito Mussolini en Italie.

La philosophie de la vie de Wilhelm Dilthey est directement née contre la pensée de Georg Wilhelm Friedrich Hegel, elle est très exactement son pendant irrationnel : là où Karl Marx reprendra Georg Wilhelm Friedrich Hegel, la « philosophie de la vie » inverse toutes les valeurs hégéliennes, en allant encore plus loin que Emmanuel Kant dans l'idéalisme, en faisant basculer l'idéalisme bourgeois en irrationalisme fasciste.

La pensée de Wilhelm Dilthey est à la croisée de la philosophie, de la psychologie, de l'histoire et de la sociologie. Lui-même n'a jamais élaboré de distinctions pratiques entre ces domaines, voilà pourquoi sa pensée fut si influente, mais sa figure peu connue au-delà des théoriciens bourgeois, principalement en Allemagne où il reste une figure incontournable.

Mais Wilhelm Dilthey joue un rôle essentiel pour la pensée bourgeoise de toute l'Europe parce qu'il a permis sur le plan théorique l'apparition de tous les auteurs anti-matérialistes, mettant de côté la réalité matérielle pour considérer que ce qui est essentiel se passe purement et simplement à l'intérieur de l'être humain.

Si Friedrich Nietzsche a pu avoir du succès avec sa thèse néo-romantique d'un surhomme muni d'une volonté de puissance, si Sigmund Freud a pu mettre en avant un être humain consistant simplement en des « pulsions » associées à un « moi », c'est grâce à Wilhelm Dilthey, qui a donné ses « lettres de noblesse » à la « philosophie de la vie ».

Pour Wilhelm Dilthey, il n'y a en fait que des individus. Il n'y a pas de classe sociale, ni même de réalité matérielle. Sa pensée est ainsi strictement opposée au marxisme, première étape du marxisme-léninisme-maoïsme et déjà élaborée à cette époque. Cette période était de fait déjà caractérisée par la lutte des classes du prolétariat.

Partant de là, Wilhelm Dilthey a dû chercher

un pendant aux classes sociales pour expliquer les mouvements historiques. Là est l'intérêt de Wilhelm Dilthey pour la bourgeoisie : il n'y a pas la négation de l'histoire, pas de grandes envolées lyriques comme en fera Friedrich Nietzsche, mais une lecture bourgeoise placide, pseudo-scientifique et en fait irrationnelle des phénomènes historiques.

Wilhelm Dilthey a donc élaboré une nouvelle figure : celle de l'être « individuel », qui est seul au monde (et qui dans le vitalisme deviendra « inadapté », en permanence à la recherche de lui-même, de sa vie intérieure, etc.). Selon lui, tout individu forme une « unité de vie psychophysique », dont l'existence dépend de conditions sociales données. C'est le principe de la « philosophie de la vie ».

L'être humain n'est pas considéré à part, abstraitement, comme étant malgré lui en relation avec le monde et comme devant trouver (ou pas) un « modus vivendi », une manière de vivre avec les autres. C'est là est l'intérêt pratique pour la bourgeoisie soucieuse de mobiliser les éléments de sa classe tombés en décadence : pour Wilhelm Dilthey, l'être humain est forcément individuel et lié organiquement à la société.

C'est très exactement la pensée libérale dans sa version moderne et Benito Mussolini ne dira pas autre chose :

« L'État est l'absolu devant lequel les individus et les groupes ne sont que le relatif. Le libéralisme niait l'État dans l'intérêt de l'individu, le fascisme réaffirme l'État comme la véritable réalité de l'individu. »

Wilhelm Dilthey considère que le monde « extérieur » à l'individu n'existe que de la manière où l'individu non pas le perçoit, mais le « ressent ». Wilhelm Dilthey est le théoricien du monde comme « ressenti ».

La réalité n'existe que parce qu'elle « passe » dans la conscience de l'individu, elle se

synthétise dans la conscience, dans la pensée de la personne. La « connaissance » est chez Wilhelm Dilthey un mélange de souvenir, d'introspection, de conceptualisation, de jugement, de rêve, d'intuition, de jugement, d'attention, de compréhension, etc. bref de l'« intériorité subjective ». C'est l'idéalisme du romantisme expliqué de manière « scientifique ».

Wilhelm Dilthey est ainsi le théoricien de l'irrationalisme et du subjectivisme. Si l'on suit Wilhelm Dilthey, la seule chose qui existe vraiment est l'individu, la réalité venant s'ajouter à l'individu, pour n'avoir de valeur qu'en étant « ressenti ».

C'est très précisément le socle de l'irrationalisme de type fasciste, qui est en fait un « historicisme » où l'individu, tel Conan le barbare, affronte la vie pour se réaliser lui-même, la réalité n'ayant de sens que par rapport à lui (d'où dans *Conan le barbare*, publié en 1932, l'existence de « réalités » se superposant : telle ethnie ayant tel Dieu, telle autre une autre vision du monde et un autre Dieu, le tout cohabitant, la magie côtoyant la force, le raffinement la brutalité, etc., ou bien la figure du personnage de bande dessinée *Corto Maltese* : « Avant tout, sache que je ne crois pas aux principes. Ce qui peut te sembler juste, pour moi peut être une erreur. Et ainsi, de morales il y en a plusieurs. » dans *Sous le signe du Capricorne*, etc.).

Wilhelm Dilthey explique ainsi que :

« La vie même, le fait de vivre, au-delà duquel je ne puis remonter, contient des enchaînements au contact desquels s'explicitent toute expérience et toute pensée. Voilà le point qui décide de la possibilité de la connaissance. C'est seulement parce que la vie et l'expérience contiennent tout l'enchaînement qui apparaît dans les formes, les principes et les catégories de la pensée ; c'est seulement parce que cet enchaînement peut être décelé analytiquement dans la vie et l'expérience – qu'il y a une connaissance de la réalité. »

Ainsi, selon la philosophie de la vie, il ne peut pas y avoir de « grandes théories », il faut s'appuyer sur la vie pratique menée par un individu consistant justement en une « conscience », c'est-à-dire le « vécu ». C'est comme si le monde n'existait que par chaque individu, chacun consistant en une sorte de demi-dieu. Tel Conan le barbare, l'individu de Wilhelm Dilthey vit dans le combat :

« La volonté, la lutte, le travail, le besoin, la satisfaction sont les éléments substantiels, qui reviennent toujours et constituent l'ossature des faits de pensée.
»

Chez Wilhelm Dilthey, l'histoire a ainsi une dimension psychologique. De la même manière, Benito Mussolini expliquera que le fascisme, c'est « le refus de la vie facile », rejoignant clairement Wilhelm Dilthey pour qui

« Toute véritable conception du monde est une intuition qui naît de l'être-dans-la-vie.
»

On retrouve la même dimension psychologique dans nombre de courants petit-bourgeois, tel l'anarchisme individualiste, nihiliste et « illégaliste » (« Dans un monde sans aventure, la seule aventure c'est de le détruire ») de la même époque.

La vie devient un phénomène non pas compris de manière matérialiste, mais de manière idéaliste, non pas en considérant qu'il y a des droits et devoirs (ainsi, par rapport aux êtres vivants et la planète), mais en s'octroyant des possibilités individuelles égoïstes.

Chaque individu, séparément mène « sa » bataille. Voilà pourquoi le fascisme peut prétendre mettre en avant simultanément plusieurs combats contradictoires (la « paix » entre les « ethnies » et en même temps l'expansionnisme et la guerre, le culte de la violence urbaine et en même temps le

raffinement aristocratique, la fascination pour les drogues et l'alcool et en même temps l'attitude straight edge, etc.).

Le fascisme n'a pas besoin de programme – il est le programme, en tant que mouvement. Karl Marx disait que le communisme est le mouvement réel qui abolit l'état actuel des choses, et le fascisme se met en avant comme faux communisme, tourné non pas vers les masses mais vers une pseudo libération individuelle.

Voilà pourquoi Wilhelm Dilthey explique : « On ne peut traîner la vie devant le tribunal de la raison » : la vie est un horizon métaphysique, quelque chose d'incompréhensible, mais qu'on peut par contre décrire en s'appuyant sur l'histoire des faits et des phénomènes, voilà pourquoi il dit « Qu'est-ce que la Vie ! C'est l'histoire qui doit nous l'apprendre. Et celle-ci n'a pas d'autre élément que la vie. » La voie pour une interprétation « vitaliste » des événements était ouverte.

La pensée de Wilhelm Dilthey revient à nier la réalité matérielle, où se déploie la vie. Selon le marxisme-léninisme-maoïsme, les êtres humains sont vivants, mais ne vivent pas de manière abstraite en s'appuyant sur une « nature humaine » (qui, pour Wilhelm Dilthey, « est toujours la même »), bien au contraire : les êtres humains sont de la matière vivante, car la réalité, ce n'est pas la « vie » prise abstraitement, mais la vie en tant que mouvement : celui éternel de la matière en incessante transformation dialectique et allant au communisme.

Au moment où Wilhelm Dilthey exprime son nihilisme, Karl Marx et Friedrich Engels affirment le matérialisme dialectique.

7. Cézanne, Van Gogh, Munch et le subjectivisme

Le développement toujours plus grand du subjectivisme au sein de la bourgeoisie devait nécessairement amener l'implosion de l'académisme et l'apparition de courants célébrant le subjectivisme, le pur moi bourgeois, comme dépassement impressionniste de l'impressionnisme lui-même.

C'est là qu'on trouve historiquement Paul Cézanne (1839 - 1906), qui est un ami d'enfance d'Emile Zola (qui le poussera par ailleurs à s'installer à Paris), et le néerlandais Vincent Willem Van Gogh (1853 - 1890), deux peintres réprouvés par leur époque, mais qui vont être des moteurs de la modernité bourgeoise.

Les deux peintres ont en commun, également, d'être lié à Auvers-sur-Oise, dans le nord de Paris, source d'inspiration impressionniste en raison de la luminosité particulière prétexte à tout un jeu de couleurs pour donner des formes particulières, ce que Paul Cézanne appelait « trouver les volumes ».

Voici les tableaux *La plaine près d'Auvers* de Vincent Van Gogh, et *Paysage d'Auvers* de Paul Cézanne, cette dernière œuvre faisant partie de la première exposition collective des impressionnistes, dans l'atelier du photographe Nadar en 1874.

Aux yeux de Paul Cézanne, « quand la couleur est à sa puissance, la forme est à sa plénitude », c'est-à-dire qu'il célèbre l'impression par l'intermédiaire de la tonalité. La forme, le dessin en tant que tel, passe sur un plan totalement secondaire.

Paradoxalement, le peintre décadent Salvador Dali a compris la signification de cela. Car Salvador Dali était un surréaliste, il plaçait la réalité sur un autre plan – celle du rêve – mais il reconnaissait la réalité en tant que forme. Salvador Dali affirmait la possibilité de dessiner la réalité, de la montrer.

Or, avec Paul Cézanne, la réalité devient un « ton » permettant d'en saisir l'impression, ce qui s'oppose à la démarche de Salvador Dali. C'est pourquoi ce dernier a pu dire dans une interview donnée en 1971 :

« Le peintre le plus mauvais de la France s'appelle Paul Cézanne, c'est le plus maladroit, le plus catastrophique, celui qui a plongé l'art moderne dans la m... qui est en train de nous engloutir... »

En effet, avec la dissolution de la forme, seul compte le ton : on a là le début de la démarche qui précipite vers l'abstraction, vers l'art contemporain. C'est pour cette raison que les cubistes se revendiqueront de Paul Cézanne : il leur a ouvert la voie.

Paul Cézanne, c'est le début de l'annonce du suicide de la possibilité même de la représentation. Voici *Mont Sainte-Victoire* de Paul Cézanne, et *La Chambre à coucher* de Vincent Van Gogh.

Ce suicide est bien sûr représenté de la manière la plus connue par *Le cri*, du norvégien Edvard Munch. Il n'est pas difficile de voir la même tendance de fond que dans l'œuvre de Vincent Van Gogh intitulée *Portrait du Dr Gachet avec branche de digitale*.

Voici *Les Paveurs* (« Les Grands Platanes ») de Vincent Van Gogh, *Château Noir* de Paul Cézanne, ainsi que des portraits réalisés par Edvard Munch de Friedrich Nietzsche et August Strindberg.

Voici, de Vincent Van Gogh, *Maison sous un ciel nocturne* et *Terrasse du café le soir*,

On voit aisément qu'ici est suivie l'orientation de Paul Cézanne, pour qui

« L'artiste n'est qu'un réceptacle de sensations »

« toute sa volonté doit être de silence »

On comprend également la fascination pour l'Oise ou la Provence : le rapport à la nature est totalement biaisée, il est intégré dans le processus d'accumulation capitaliste. Le titre exact à l'origine du tableau d'Edvard Munch est d'ailleurs *Le cri de la nature*, en allemand et non en norvégien (« Der Schrei der Natur »).

Dans une page dans son journal intitulé *Nice* 22.01.1892, Edvard Munch raconte justement :

« Je marchais le long d'un chemin avec deux amis, le soleil se couchait, tout à coup le ciel est devenu rouge sang, me sentant épuisé, je m'arrêta et me pencha sur la clôture, il y avait du sang et des langues de feu au-dessus du fjord bleu-noir et de la ville, mes amis marchaient, et je restais là tremblant d'anxiété, et je sentais un cri infini qui passait à travers cette nature. »

Voici d'autres tableaux similaires dans l'esprit, d'Edvard Munch : *Désespoir*, *Désespoir*, *Anxiété*, *Le cri* (en lithographie), une autre version du *Cri* (la seule avec un personnage penché sur le pont).

Depuis le *Cri* d'Edvard Munch jusqu'au suicide de Vincent Van Gogh, en passant par l'effondrement pictural de Paul Cézanne, on retrouve le subjectivisme bourgeois se libérant, s'affirmant, aux dépens de la réalité et de la rationalité.

8. Georges Sorel et le subjectivisme syndicaliste révolutionnaire

La situation du mouvement ouvrier en France à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle se caractérise par un énorme retard idéologique et culturel en comparaison avec les classes ouvrières d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie.

Dans ces deux derniers pays, la social-démocratie est fermement ancrée sur le terrain du marxisme ; elle possède de solides traditions, elle a réussi à former de nombreux cadres, et elle est capable de mener tant des discussions de haut niveau que des productions idéologiques et culturelles dans le prolongement du marxisme.

Il n'y a rien de cela en France, et c'était déjà vrai à l'époque de Karl Marx. Son ami Friedrich Engels raconte ainsi :

« Ce que l'on appelle « marxisme » en France est certes un article tout spécial, au point que Marx a dit à Lafargue : « Ce qu'il y a de certain, c'est que moi je ne suis pas marxiste ». »

(Friedrich Engels, *Lettre à E. Bernstein*
du 2 novembre 1882)

Le problème fondamental est que du côté français, on considère que Karl Marx a apporté une méthode pour saisir l'économie, et rien de plus. Il y a une méconnaissance complète de la dialectique de la nature et une négation du caractère scientifique du marxisme.

En France, la social-démocratie se construit en dehors de la connaissance approfondie du marxisme, et qui est plus elle réduit le marxisme aux écrits de Karl Marx concernant l'économie et l'histoire.

C'est ici que Georges Sorel a joué un rôle essentiel, car c'est lui qui a massivement influencé et déformé la réception du marxisme en France, depuis l'extérieur de la social-

démocratie.

La social-démocratie française se construit, en effet, notamment avec Jean Jaurès, sur la base du réformisme social. Elle n'apporte pas de vision du monde organisée à prétention scientifique, elle ne prétend pas organiser la révolution sociale de manière complète et absolue. Le marxisme apparaît dans ce cadre comme une « morale », un « appel », une « contribution » au mouvement socialiste, nullement comme une science.

Georges Sorel apparaît alors comme le « représentant » du marxisme, mais il prend en réalité le chemin inverse de celui de Lénine. Alors que ce dernier affirme qu'il faut suivre les enseignements de Friedrich Engels et que « la théorie de Marx est toute-puissante parce qu'elle est vraie », Sorel réfute totalement cela.

Georges Sorel affirmait par exemple :

« Ne conviendrait-il pas de supprimer cette expression : la dialectique, et tout ce qui se rapporte à la négation de la négation. »

Lettre à Benedetto Croce, 27 déc. 1897

Dans la même lettre, Georges Sorel expliquait :

« Il me paraît certain qu'Engels a plus d'une fois fait dévier l'interprétation vraiment scientifique de la pensée de Marx ; il me paraît que cela tient à ce qu'Engels n'avait qu'une préparation philosophique générale, celle de l'enseignement secondaire [...]

Il a beaucoup contribué à lancer le matérialisme dans la voie de l'évolutionnisme et à en faire une dogmatique absolue fondée sur des constatations empiriques peu critiques : c'est ainsi qu'il a introduit la notion de facteur décisif [...] qu'il a exposé l'histoire comme une évolution fatale, qu'il a brouillé les idées des socialistes avec ses hypothèses empruntées à Morgan, hypothèses qui n'ont aucun intérêt et qui sont en contradiction avec ce qu'on sait de plus exact sur les institutions primitives [...]. Plus d'une fois il a été ainsi amené à formuler des paradoxes que les marxistes

ont transformé en dogmes indiscutables »

Georges Sorel refuse le marxisme en tant que science, et cela sera la conception dominante en France. A ses yeux :

« Faute d'avoir pu justifier sa supposition fondamentale, Marx ne peut passer sûrement de la théorie abstraite de la valeur et de la plus-value aux phénomènes : il peut seulement apporter des éclaircissements dans une certaine mesure mais d'une manière éloignée. On pourrait contester qu'il puisse jamais expliquer au sens scientifique du mot. »

Sur la théorie marxiste de la valeur, 1897

Le marxisme est ainsi un simple « outil », comme un autre. Pour Georges Sorel, l'idéologie ne synthétise pas le mouvement de la matière éternelle.

Comme il l'explique :

« Je ne suis pas de ceux qui pensent que les transformations du monde doivent être des applications de théories, fabriquées par des philosophes ; mais il me semble que si l'on réfléchit un peu sur l'histoire moderne on reconnaît facilement la vérité du principe suivant ; une révolution ne produit des changements profonds, durables et glorieux, que si elle est accompagnée d'une idéologie dont la valeur philosophique soit proportionnée à l'importance matérielle des bouleversements accomplis.

Cette idéologie donne aux acteurs du drame la confiance qui leur est nécessaire pour vaincre. Elle élève une barrière contre les tentatives de réaction que des juristes et des historiens préoccupés de restaurer les traditions rompues viendront préconiser ; enfin elle servira à justifier plus tard la révolution qui apparaîtra grâce à elle comme une victoire de la raison réalisée dans l'histoire. »

Mes raisons du syndicalisme, 1910

Georges Sorel ne révisé cependant pas le marxisme, car il n'y a rien à réviser en France. Le marxisme est d'ailleurs pratiquement inconnu. Le livre I du *Capital* a d'abord été

publié en 1872-1875, *La guerre civile en France* : en 1872, *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte* en 1891, *Critique de la philosophie du droit de Hegel* ainsi que le *Manifeste du parti communiste* en 1895, la *Contribution à la critique de l'économie politique* et *Salaires, prix, profits*, en 1909.

Du côté de Friedrich Engels, *Socialisme utopique et socialisme scientifique* a été publié en 1880, *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'État* en 1893, *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande* et en appendice *Notes de Karl Marx sur Feuerbach* en 1901.

[A titre d'exemple, le projet de Grande Édition de Marx et d'Engels, devant publier tous les écrits de Karl Marx et Friedrich Engels, sous forme papier et électronique, a capoté en 2012, ne publiant en quatre ans que deux petits livres.]

Il n'y a ainsi pas de littérature fondée en tant que tel sur le marxisme. En France, il est pioché dans le marxisme, soit dans une version moraliste avec Jean Jaurès, soit dans un grand bricolage comme avec Georges Sorel.

Ce qui a fait en effet la gloire de Georges Sorel, c'est qu'il a essayé d'assumer le niveau théorique du marxisme, mais en développant sa propre théorie, fondée sur les mythes comme facteurs mobilisateurs. Et Georges Sorel a été le seul théoricien à affirmer que le marxisme était utile en tant que tel, à condition bien entendu de rentrer dans son propre système de pensée.

Georges Sorel commença ainsi dans le camp socialiste, se voulant un « adepte » du marxisme tel que lui-même l'avait compris, pour devenir ensuite le théoricien du refus de la politique au nom du « syndicalisme révolutionnaire », pour finir par appeler au combat contre la « démocratie » et la formation d'une « république aristocratique ».

Voici, par exemple, comment Georges Sorel interprète Karl Marx en l'intégrant à sa propre conception personnelle des mythes mobilisateurs

« L'avant-dernier chapitre du premier volume du Capital ne peut laisser aucun doute sur la pensée intime de Marx : celui-ci représente la tendance générale du capitalisme au moyen de formules qui seraient, très souvent, fort contestables, si on les appliquait à la lettre aux phénomènes du temps et, à plus forte raison, aux phénomènes actuels ; on pourrait dire et on a dit que les espérances révolutionnaires du marxisme étaient vaines puisque les traits de ce tableau avaient perdu de leur réalité.

On a versé infiniment d'encre à propos de cette catastrophe finale qui devait éclater à la suite d'une révolte des travailleurs. Il ne faut pas prendre ce texte à la lettre ; nous sommes en présence de ce que j'ai appelé un mythe social ; nous avons une esquisse fortement colorée qui donne une idée très claire du changement, mais dont aucun détail ne saurait être discuté comme un fait historique prévisible. »

La Décomposition du marxisme, 1907

Georges Sorel ne croit pas au caractère scientifique du marxisme, selon lui

« on doit repousser énergiquement des études historiques la terminologie marxiste de la nécessité »

Préface à Edwin Seligman,
L'interprétation économique de l'histoire,
1911

Cette conception anti-scientifique a comme conséquence que le marxisme doit être considéré comme erroné. Aussi considère-t-il que le marxisme a échoué dans son affirmation de l'imminence de la révolution, alors que le marxisme n'a jamais prétendu cela. Georges Sorel n'est pas un « déçu », c'est un théoricien bourgeois rejetant le marxisme et prétendant que celui-ci est un échec.

Voici comment il présente cela :

« Comme il (Marx) croyait la révolution imminente, il n'a pas mis ses disciples en garde contre la contingence des bases historiques du mécanisme étudié par lui. La révolution n'a pas eu lieu, ce qui montre qu'il s'était trompé sur l'appréciation des forces, mais cette erreur

de fait ne saurait suffire pour le faire ranger parmi les utopistes.

Y a-t-il de l'utopie dans le marxisme ? »

Georges Sorel n'est pas d'accord avec la conception selon laquelle l'être humain est le reflet de son milieu ; dans sa conception, la religion et la morale sont indépendants de la base sociale. C'est tout le principe de l'idéologie comme reflet que rejette Georges Sorel.

C'est pour cette raison que Sorel annonce la « crise du socialisme scientifique » et appelle à quitter le terrain du « marxisme orthodoxe » – qu'il n'a jamais assumé en fait – pour « retourner à Marx » (La crisi del socialismo scientifico, *Critica sociale*, VIII, 9, mai 1898).

C'est pour cela également que Georges Sorel soutient Alfred Dreyfus, mais qu'il est immédiatement déçu par la suite. Il pensait que le mouvement moral l'emporterait et basculerait dans le socialisme, le mouvement ouvrier se soulevant au moyen des syndicats, qui sont pour Georges Sorel la forme la plus « pure ».

Or, la victoire des dreyfusards ne fait que renforcer la république bourgeoise. Voici la réaction de Georges Sorel :

« La liquidation de la révolution dreyfusienne devait me conduire à reconnaître que le socialisme prolétarien ou syndicalisme ne réalise pleinement sa nature que s'il est volontairement un mouvement ouvrier dirigé contre les démagogues.

A la différence du socialisme politique, il n'emprunte point d'éléments spirituels à la littérature démocratique ; [...] le socialisme prolétarien s'oppose donc à la démocratie, au moins en tant que celle-ci favorise le progrès de son contraire, le socialisme politique. »

La révolution dreyfusienne, 1909

Georges Sorel « invente » donc le principe du socialisme « prolétarien » – c'est-à-dire en fait le « syndicalisme révolutionnaire » – en opposition au socialisme « politique », c'est-à-dire le marxisme, même si c'est en fait le

marxisme édulcoré et de façade, largement marqué par le libéralisme, de la social-démocratie de Jean Jaurès.

Georges Sorel va par conséquent rejeter la démocratie comme étant décadente et chercher à élaborer la construction d'une véritable aristocratie, rejetant tous les opportunistes politiques. Il explique de la manière suivante comment la démocratie républicaine bourgeoise l'aurait trompé :

« Je confondais ici l'utopie philosophique de la démocratie, qui a enivré l'âme de nos pères, avec la réalité du régime démocratique, qui est un gouvernement de démagogues ; ceux-ci ont intérêt à célébrer l'utopie, afin de dissimuler aux yeux du peuple la véritable nature de leur activité. »

Mes raisons du syndicalisme, 1910

Georges Sorel théorise par conséquent le refus complet de la « politique », qui serait forcément corrompue, manipulatrice. Il en fait toute une vision du monde :

« La véritable vocation des Intellectuels est l'exploitation de la politique ; le rôle de politicien est fort analogue à celui de courtisan, et il ne demande pas d'aptitude industrielle. Il ne faut pas leur parler de supprimer les formes traditionnelles de l'État ; c'est en quoi leur idéal, si révolutionnaire qu'il puisse paraître aux bonnes gens, est réactionnaire. Ils veulent persuader aux ouvriers que leur intérêt est de les porter au pouvoir et d'accepter la hiérarchie des capacités qui met les travailleurs sous la direction des hommes politiques. »

Matériaux d'une théorie du prolétariat

La réponse que trouve Georges Sorel se situe dans les syndicats qui seraient les véritables représentants du mouvement ouvrier, qui seraient incorruptibles à condition de refuser la politique et la démocratie. Il affirme ainsi :

« En France, ils [les intellectuels] prétendent que leur vraie place est dans le

Parlement et que le pouvoir dictatorial leur reviendrait de plein droit en cas de succès. C'est contre cette dictature représentative du prolétariat que protestent les syndicaux. »

L'avenir socialiste des syndicats

Georges Sorel rejoint ainsi directement les thèses de Pierre-Joseph Proudhon, qu'en 1914 il considère comme « le plus grand philosophe du XIXe siècle ». Et de la même manière que Pierre-Joseph Proudhon, il accorde finalement une grande valeur au christianisme, comme obstacle à la décadence amenée par la démocratie.

Georges Sorel rejette le refus général de la propriété privée, il considère que la lutte des classes – la seule chose qu'il considère finalement comme valable dans le marxisme, ou plus exactement dans ce qu'il considère comme l'œuvre de Karl Marx – procède à la régénération de la société.

Georges Sorel refuse tout système explicatif du monde. Il admet avec Blaise Pascal que toute considération est relative. Il utilise la pensée d'Henri Bergson pour expliquer que les processus de mobilisation sociale ne sont pas explicables, qu'on ne peut pas les anticiper.

Dans une réponse à l'enquête de la Grande revue au sujet de M. Henri Bergson et l'influence de sa pensée sur la sensibilité contemporaine, en 1914, Sorel n'hésite pas à affirmer :

« Je crois avoir de très bonnes raisons pour supposer que la gloire de M. Bergson est destinée à grandir. Son œuvre est liée étroitement à une révolution intellectuelle dont les effets s'étendent sans aucun doute sur de longues périodes.

Nous assistons à la décrépitude d'un rationalisme qui, depuis trois siècles, travaillait à ruiner les croyances chrétiennes ; Dieu avait été réduit à ne plus être qu'une machine métaphysique dont l'intervention échapperait à l'observateur du monde ; on conservait la théodicée dans les livres seulement à cause de l'ingéniosité de son argumentation.

Aujourd'hui les critiques adressées par les

« scientifiques » à la théologie mystique, à la doctrine des sacrements, à la morale de l'ascétisme paraissent superficielles à ceux des psychologues qui se sont nourris des thèses de William James ; la possibilité du miracle, que Renan regardait comme définitivement écartée par la science, est admise sans difficulté par les savants qui ont le plus réfléchi sur les conditions du déterminisme ; on peut donc dire que l'esprit de Pascal l'emporte, de jour en jour davantage, sur l'esprit de Descartes.

J'avais émis, il y a une dizaine d'années, l'opinion que les catholiques ne [tarderaient] probablement pas à introduire dans leur métaphysique certaines idées bergsoniennes ; mes prévisions ne se sont pas réalisées, parce que, des « modernistes » ayant invoqué dans leurs polémiques l'autorité de M. Bergson, Rome en est venue à beaucoup se défier des écrits de l'illustre professeur ; mais il ne faut pas oublier que tout récemment des adversaires avisés de l'Église ont signalé les dangers que fait courir à leur cause l'enseignement donné par M. Bergson au Collège de France. »

Écho sioniste, 10 mai 1912

« Je suis toujours persuadé que la nouvelle philosophie est très favorable aux principes essentiels du christianisme. rable aux principes essentiels du christianisme. On pourrait définir assez bien, je crois, de la façon suivante, le rôle que l'histoire attribuera très vraisemblablement à M. Bergson :

le succès de ses livres tient surtout à ce qu'il existe des orientations « pascaliennes » dans l'élite de la société contemporaine ; d'autre part la vulgarisation de ses doctrines multiplie [ces] 11 orientations, les précise et en accroît l'efficacité ; ainsi, grâce en partie à M. Bergson,

Pascal tend à devenir le grand directeur du siècle. Si ce jugement est exact, on doit présumer que les profondeurs de l'âme moderne subiront l'influence de M. Bergson bien plus fortement qu'elles n'ont subi des influences de Taine ou de Nietzsche. »

Georges Sorel, luttant pour la révolution, doit alors trouver un moyen de mobiliser pour celle-ci, et c'est pour cela qu'il théorise le « mythe ». Il donne son point de vue dans *La décomposition du marxisme* (1908) :

« Marx croyait que le régime

démocratique offre cet avantage que l'attention des ouvriers n'étant plus attirée par des luttes contre la royauté ou l'aristocratie, la notion de lutte de classe devient alors beaucoup plus facile à entendre. L'expérience nous apprend, au contraire, que la démocratie peut travailler efficacement à empêcher le progrès du socialisme, en orientant la pensée ouvrière vers un trade-unionisme protégé par le gouvernement.

Depuis que nous avons sous les yeux les deux formes opposées de l'organisation syndicale, ce danger de la démocratie apparaît très clairement.

On est ainsi amené à regarder avec méfiance les révolutions politiques ; elles ne sont pas possibles sans que le parti qui triomphe ait derrière lui des masses ouvrières organisées ; une campagne menée en commun contre le pouvoir noue des relations qui peuvent préparer une évolution du syndicalisme vers le trade-unionisme protégé. Les catholiques font les plus grands efforts pour grouper les ouvriers dans des syndicats auxquels ils promettent monts et merveilles, dans l'espérance de faire peur aux politiciens radicaux et de sauver l'Église.

L'affaire Dreyfus peut être comparée fort bien à une révolution politique, et elle aurait eu pour résultat une complète déformation du socialisme, si l'entrée de beaucoup d'anarchistes dans les syndicats n'avait, à cette époque, orienté ceux-ci dans la voie du syndicalisme révolutionnaire et renforcé la notion de lutte de classe.

Il ne faut pas espérer que le mouvement révolutionnaire puisse jamais suivre une direction convenablement déterminée par avance, qu'il puisse être conduit suivant un plan savant comme la conquête d'un pays, qu'il puisse être étudié scientifiquement autrement que dans son présent. Tout en lui est imprévisible.

Aussi ne faut-il pas, comme ont fait tant de fois les anciens théoriciens du socialisme, s'insurger contre les faits qui semblent être de nature à éloigner le jour de la victoire.

Il faut s'attendre à rencontrer beaucoup de déviations qui sembleront remettre tout en question ; il y aura des temps où l'on croira perdre tout ce qui avait été regardé comme définitivement acquis ; le trade-unionisme pourra paraître triompher même à certains moments. C'est justement en raison de ce caractère du nouveau mouvement révolutionnaire qu'il faut se garder de donner des formules autres que des formules mythiques : le découragement pourrait résulter de la désillusion produite par la disproportion qui existe entre l'état réel et l'état

attendu ; l'expérience nous montre que beaucoup d'excellents socialistes furent ainsi amenés à abandonner leur parti. »

Georges Sorel est donc quelqu'un qui a refusé le caractère scientifique du marxisme, marxisme qu'il ne connaissait que très partiellement et uniquement sous l'angle économique. Il a été un bourgeois, et par conséquent sa position reflète le caractère anti-scientifique de la bourgeoisie.

Refusant par contre la décadence de la bourgeoisie qu'il constate, il considère que le mouvement ouvrier peut régénérer la société, à la condition de ne pas faire de politique – c'est là qu'on voit la nature bourgeoise de Georges Sorel, qui refuse le droit à la classe ouvrière d'avoir son drapeau politique.

Il masque cela derrière une définition moraliste et idéaliste des classes sociales. Dans *Matériaux d'une théorie du prolétariat* (1918), il donne la définition suivante et erronée d'une classe sociale :

« Une classe pleinement développée est, d'après Marx, une collectivité de familles unies par des traditions, des intérêts, des vues politiques, et parvenues à un tel degré de solidarité qu'on puisse attribuer à l'ensemble une personnalité, le considérer comme un être qui raisonne et qui agit d'après ses raisons. »

Pour cette raison, dans la même perspective que Pierre-Joseph Proudhon, Georges Sorel lutte pour des « travailleurs libres » :

« L'éducation populaire, par exemple, semble être entièrement dirigée dans un esprit bourgeois ; tout l'effort historique du capitalisme a été de conduire les masses à se laisser gouverner par les conditions de l'économie capitaliste, en sorte que la société devînt un organisme ; tout l'effort révolutionnaire tend à créer des hommes libres ; mais les gouvernants démocratiques se donnent pour mission de réaliser l'unité morale de la France. Cette unité morale, c'est la discipline automatique des producteurs qui seraient heureux de travailler pour la gloire de leurs chefs intellectuels. »

Réflexions sur la violence

Le syndicalisme révolutionnaire est justement l'arme du renouvellement, car la démocratie a ruiné le socialisme. Georges Sorel explique :

« Il faut prendre son parti de l'avachissement général du socialisme, et chercher si nous ne nous sommes pas gravement trompés quand nous avons eu confiance dans le bon sens populaire. Nous avons trop suivi les conceptions de Rousseau. L'homme n'a aucune conscience naturelle du vrai, du juste, du beau... quand on va au fond de l'âme populaire, on trouve le servilisme royaliste, le ritualisme catholique et la niaiserie humanitaire qui ont été déposés par l'éducation qui ne peuvent disparaître que par un long travail et de critique et de renouvellement. »

Lettre à Lagardelle du 7 octobre 1906,
publiée dans *Educazione fascista*, XI, 1933

Georges Sorel fait partie de ces bourgeois qui ont tenté de formuler une conception du monde pour contre l'émergence du matérialisme dialectique, il se rattache à un mouvement plus large, au sein de tout l'appareil d'État français, qui par les universités va lancer une grande opération idéologique : c'est la naissance, au XIXe siècle, de l'idéologie dominante propre à la France.

9. L'université et la sociologie bourgeoises contre les « foules »

Face au matérialisme dialectique, il n'y a pas que Georges Sorel, il y a tout l'appareil universitaire bourgeois, avec sa sociologie et sa psychologie. Le parcours de Georges Sorel devenant un intellectuel pratiquement « organique » du système qu'il dénonce, mais qu'il entend moderniser, est par ailleurs typique de la fin du XIXe siècle en France. Dans nul autre pays, une classe aussi puissante d'intellectuels parasites n'a pu être constituée, intégrant les idées nouvelles pour réimpulser le système de l'intérieur, tout en prétendant s'y opposer.

Le capitalisme a d'ailleurs compris l'importance de cela et a décidé de rompre avec tout préjugé ethnique et social nuisant à ce mouvement d'intégration. C'est l'affaire Dreyfus qui sera le point culminant de cette question, entre une bourgeoisie modernisatrice « républicaine » et une bourgeoisie d'orientation nationaliste raciste.

Georges Sorel a comme père un simple négociant en huiles et eaux gazeuses, et sa carrière avance grâce à ses études à l'École polytechnique et aux Ponts et Chaussées. Henri Bergson, le plus grand philosophe « français » de la Belle époque bourgeoise, a un père juif polonais et une mère juive anglaise ; ce sera l'École normale supérieure qui le façonnera, dans la même promotion d'ailleurs que Jean Jaurès, qui vient d'une famille de la petite bourgeoisie du Tarn, ou encore de David Émile Durkheim.

David Émile Durkheim vient quant à lui d'une lignée de huit générations de rabbins. De la même manière qu'avec la République, Henri Bergson devient catholique, David Émile Durkheim devient agnostique et est à l'origine de la sociologie en France.

David Émile Durkheim reprend le positivisme d'Auguste Comte, considère que la bourgeoisie peut aménager au mieux un monde

incompréhensible dans son ensemble, par l'intermédiaire d'une méthode. Celle-ci tient à ce que « La première règle et la plus fondamentale est de considérer les faits sociaux comme des choses. »

Émile Durkheim joue ainsi le même rôle que Max Weber en Allemagne : il propose une analyse de la société qui est capable en apparence de se confronter au matérialisme dialectique.

Émile Durkheim a la conception suivante :

« Parce que la société n'est composée que d'individus, il semble au sens commun que la vie sociale ne puisse avoir d'autre substrat que la conscience individuelle ; autrement, elle paraît rester en l'air et planer dans le vide.

Pourtant, ce qu'on juge si facilement inadmissible quand il s'agit des faits sociaux, est couramment admis des autres règnes de la nature.

Toutes les fois que des éléments quelconques, en se combinant, dégagent, par le fait de leur combinaison, des phénomènes nouveaux, il faut bien concevoir que ces phénomènes sont situés, non dans les éléments, mais dans le tout formé par leur union.

La cellule vivante ne contient rien que des particules minérales, comme la société ne contient rien en" dehors des individus; et pourtant il est, de toute évidence, impossible que les phénomènes caractéristiques de la vie résident dans des atomes d'hydrogène, d'oxygène, de carbone et d'azote. Car comment les mouvements vitaux pourraient-ils se produire au sein d'éléments non vivants ? Comment, d'ailleurs, les propriétés biologiques se répartiraient-elles entre ces éléments ? Elles ne sauraient se retrouver également chez tous puisqu'ils ne sont pas de même nature (...).

La vie ne saurait se décomposer ainsi; elle est une et, par conséquent, elle ne peut avoir pour siège que la substance vivante dans sa totalité. Elle est dans le tout, non dans les parties.

Appliquons ce principe à la sociologie. Si, comme on nous l'accorde, cette synthèse sui generis qui constitue toute société dégage des phénomènes nouveaux, différents de ceux qui se passent dans les consciences solitaires, il faut bien admettre que ces faits spécifiques résident dans la société même qui les produit, et non dans ses parties, c'est à dire dans ses

membres. Ils sont donc, en ce sens, extérieurs aux consciences individuelles, considérées comme telles, de même que les caractères distinctifs de la vie sont extérieurs aux substances minérales qui composent l'être vivant.

Les faits sociaux ne diffèrent pas seulement en qualité des faits psychiques; ils ont un autre substrat, ils n'évoluent pas dans le même milieu, ils ne dépendent pas des mêmes conditions.

Ce n'est pas à dire qu'ils ne soient, eux aussi, psychiques en quelque manière puisqu'ils consistent en des façons de penser ou d'agir. Mais les états de la conscience collective sont d'une autre nature que les états de la conscience individuelle; ce sont des représentations d'une autre sorte. La mentalité des groupes n'est pas celle des particuliers; elle a ses lois propres. »

Les règles de la méthode sociologique,
préface de la seconde édition, 1895

C'est là une construction intellectuelle brillante, une apparente dénonciation du mécanisme, mais en réalité un matérialisme vulgaire niant le mouvement dialectique et le principe de synthèse.

Émile Durkheim ne cache pas, de fait, qu'il théorise le caractère « naturel » du gouvernement républicain :

« Les devoirs de l'homme d'État n'est plus de pousser violemment les sociétés vers un idéal qui lui paraît séduisant, mais son rôle est celui du médecin : il prévient l'éclosion des maladies par une bonne hygiène et, quand elles déclarées, il cherche à les guérir. »

Les règles de la méthode sociologique

Émile Durkheim théorise même le crime comme quelque chose de « naturel » dans l'organisme social ; il rend ainsi sacro-saint les institutions du maintien de l'ordre bourgeois.

Voici sa conception :

« Classer le crime parmi les phénomènes de sociologie normale, ce -est pas seulement dire qu'il est un phénomène inévitable quoique regrettable, dû à l'incorrigible méchanceté des hommes;

c'est affirmer qu'il est un facteur de la santé publique, une partie intégrante de toute société saine. Ce résultat est, au premier abord, assez surprenant pour qu'il nous ait nous-mêmes déconcertés et pendant longtemps.

Cependant, une fois que l'on a dominé cette première impression de surprise, il n'est pas difficile de trouver les raisons qui expliquent cette normalité et, du même coup, la confirment.

En premier lieu, le crime est normal parce qu'une société qui en serait exempte est tout à fait impossible. Le crime, nous l'avons montré ailleurs, consiste dans un acte qui offense certains sentiments collectifs, doués d'une énergie et d'une netteté particulières.

Pour que, dans une société donnée, les actes réputés criminels puissent cesser d'être commis, il faudrait donc que les sentiments qu'ils blessent se retrouvaient dans toutes les consciences individuelles sans exception et avec le degré de force nécessaire pour contenir les sentiments contraires. Or, à supposer que cette condition pût être effectivement réalisée le crime ne disparaîtrait pas pour cela, il changerait seulement de forme; car la cause même qui tarirait ainsi les sources de la criminalité en ouvrirait immédiatement de nouvelles. »

Les règles de la méthode sociologique

Émile Durkheim a ainsi une vision plus moderniste, plus souple, que celle de Frédéric Le Play (1806-1882), un polytechnicien et ingénieur du corps des mines ayant développé la version conservatrice de la sociologie bourgeoise.

Frédéric Le Play appuyait une vision paternaliste, prônant un corporatisme emprunté à l'imaginaire médiéval, et qui sera par la suite réutilisé par les romantismes fascistes des années 1920-1930.

Il faut noter que la version de la sociologie par Émile Durkheim va de pair avec l'émergence de la « psychologie ». Pierre Janet (1859-1947), figure importante ici, est d'ailleurs de la même promotion à l'École normale supérieure qu'Émile Durkheim (et donc que Jean Jaurès et Henri Bergson).

Pierre Janet est en effet à l'origine du terme de « subconscient ». Dans le prolongement de Théodule Ribot (1839 – 1916), il développe la

psychologie à la française, qui fait de la sociologie du comportement, des « conduites », des attitudes sociales, etc.

La conception de Pierre Janet sera abandonnée même par la bourgeoisie française, qui préférera la psychanalyse, plus développée pour faire face au matérialisme dialectique. Mais toute la Belle époque baigne dans ce mysticisme psychologique, et c'est l'œuvre de Gustave Le Bon (1841-1931), publiée en 1895 et intitulée *Psychologie des Foules*, qui est la plus représentative.

Gustave Le Bon développe la théorie, incontournable pour la bourgeoisie, selon laquelle il n'y aurait pas de « masses », mais des foules, aux réactions infantiles et incontrôlables, mais manipulables par des « meneurs ».

Cette vision mécanique de la psychologie, parfaitement française, sera reprise par Max Weber pour la sociologie allemande, ainsi que par Adolph Hitler et Benito Mussolini pour leur interprétation des masses populaires.

Gustave Le Bon se veut directement au service de la bourgeoisie, il agit comme un universitaire entraînant celle-ci à faire face au matérialisme dialectique et aux luttes de classes :

« D'universels symptômes, visibles chez toutes les nations, nous montrent l'accroissement rapide de la puissance des foules, et ne nous permettent pas de supposer que cette puissance doive cesser bientôt de grandir. Quoi qu'elle nous apporte, nous devons le subir. »

Psychologie des Foules

Le rôle de la bourgeoisie est de maintenir la « civilisation » face aux masses qui seraient naturellement enclines à un retour à la barbarie. C'est très exactement la thèse de Georges Sorel et celle de Sigmund Freud.

Gustave Le Bon explique que :

« Les civilisations n'ont été créées et

guidées jusqu'ici que par une petite aristocratie intellectuelle, jamais par les foules. Les foules n'ont de puissance que pour détruire. Leur domination représente toujours une phase de barbarie. Une civilisation implique des règles fixes, une discipline, le passage de l'instinctif au rationnel, la prévoyance de l'avenir, un degré élevé de culture, conditions que les foules, abandonnées à elles-mêmes, se sont toujours montrées absolument incapables de réaliser.

Par leur puissance uniquement destructive, elles agissent comme ces microbes qui activent la dissolution des corps débilisés ou des cadavres. Quand l'édifice d'une civilisation est vermoulu, ce sont toujours les foules qui en amènent l'écroulement. C'est alors qu'apparaît leur principal rôle, et que, pour un instant, la philosophie du nombre semble la seule philosophie de l'histoire. »

Psychologie des Foules

Le bourgeois, en tant qu'individu, représente le « modèle », alors que les foules sont sans « personnalité », dangereuses, barbares, « inconscientes ». C'est là le grand « argument » face au matérialisme dialectique. Gustave Le Bon affirme :

« Pour arriver à entrevoir au moins ces causes, il faut se rappeler d'abord cette constatation de la psychologie moderne à savoir que ce n'est pas seulement dans la vie organique, mais encore dans le fonctionnement de l'intelligence que les phénomènes inconscients jouent un rôle tout à fait prépondérant. La vie consciente de l'esprit ne représente qu'une bien faible part auprès de sa vie inconsciente (...)

La foule, avons-nous dit en étudiant ses caractères fondamentaux, est conduite presque exclusivement par l'inconscient. Ses actes sont beaucoup plus sous l'influence de la moelle épinière que sous celle du cerveau. Elle se rapproche en cela des êtres tout à fait primitifs. Les actes exécutés peuvent être parfaits quant à leur exécution, mais, le cerveau ne les dirigeant pas, l'individu agit suivant les hasards des excitations. Une foule est le jouet de toutes les excitations extérieures et en reflète les incessantes variations. Elle est donc esclave des impulsions qu'elle reçoit. L'individu isolé peut être soumis aux mêmes excitants que l'homme en foule ; mais comme son cerveau lui montre les inconvénients d'y céder, il n'y cède pas. C'est ce qu'on peut physiologiquement exprimer en disant que l'individu isolé

possède l'aptitude à dominer ses réflexes, alors que la foule ne la possède pas (...).

La foule n'est pas seulement impulsive et mobile. Comme le sauvage, elle n'admet pas que quelque chose puisse s'interposer entre son désir et la réalisation de ce désir.

Elle le comprend d'autant moins que le nombre lui donne le sentiment d'une puissance irrésistible. Pour l'individu en foule, la notion d'impossibilité disparaît. L'individu isolé sent bien qu'il ne pourrait à lui seul incendier un palais, piller un magasin, et, s'il en est tenté, il résistera aisément à sa tentation. Faisant partie d'une foule, il a conscience du pouvoir que lui donne le nombre, et il suffit de lui suggérer des idées de meurtre et de pillage pour qu'il cède immédiatement à la tentation. L'obstacle inattendu sera brisé avec frénésie. Si l'organisme humain permettait la perpétuité de la fureur, on pourrait dire que l'état normal de la foule contrariée est la fureur. »

Psychologie des Foules

Lorsque Gustave Le Bon parle des « images » qui parlent au peuple, il a la même conception qu'auront les psychanalystes, Sigmund Freud, Wilhelm Reich, Carl Gustav Jung. Gustave Le Bon exprime sa conception de la manière suivante :

« Les foules, ne pouvant penser que par images, ne se laissent impressionner que par des images. Seules les images les terrifient ou les séduisent, et deviennent des mobiles d'action (...).

La puissance des mots est liée aux images qu'ils évoquent et tout à fait indépendante de leur signification réelle. Ce sont parfois ceux dont le sens est le plus mal défini qui possèdent le plus d'action. Tels par exemple, les termes : démocratie, socialisme égalité, liberté, etc., dont le sens est si vague que de gros volumes ne suffisent pas à le préciser. Et pourtant il est certain qu'une puissance vraiment magique s'attache leurs brèves syllabes, comme si elles contenaient la solution de tous les problèmes.

Ils synthétisent les aspirations inconscientes les plus diverses et l'espoir de leur réalisation. La raison et les arguments ne sauraient lutter contre certains mots et certaines formules. On les prononce avec recueillement devant les foules ; et, dès qu'ils ont été prononcés, les visages deviennent respectueux et les fronts s'inclinent.

Beaucoup les considèrent comme des forces de la nature, des puissances surnaturelles. Ils évoquent dans les âmes des images grandioses et vagues, mais le vague même qui les estompe augmente leur mystérieuse puissance. On peut les comparer à ces divinités redoutables cachées derrière le tabernacle et dont le dévot ne s'approche qu'en tremblant.

Les images évoquées par les mots étant indépendantes de leur sens, varient d'âge en âge, de peuple à peuple, sous l'identité des formules. A certains mots s'attachent transitoirement certaines images : le mot n'est que le bouton d'appel qui les fait apparaître. »

Psychologie des Foules

Et logiquement par rapport à ces images, Gustave Le Bon a, par conséquent et conformément à l'esprit bourgeois de l'époque, une conception tendant au racialisme : chaque peuple aurait une certaine mentalité psychologique incontournable.

« Ce facteur, la race, doit être mis au premier rang, Car à lui seul il dépasse de beaucoup en importance tous les autres. Nous l'avons suffisamment étudié dans un autre ouvrage pour qu'il soit inutile d'y revenir encore. Nous avons fait voir, dans un précédent volume, ce qu'est une race historique, et comment, lorsque ses caractères sont formés, elle possède de par les lois de l'hérédité une puissance telle, que ses croyances, ses institutions, ses arts, en un mot tous les éléments de sa civilisation, ne sont que l'expression extérieure de son âme. Nous avons montré que la puissance de

la race est telle qu'aucun élément ne peut passer d'un peuple à un autre sans subir les transformations les plus profondes. »

Psychologie des Foules

Gustave Le Bon théorise cela dans *Lois psychologiques de l'évolution des peuples*, où il rejoint la thèse essentielle de l'irrationnalisme bourgeois de la Belle époque, la thèse qui se développe le plus rapidement face au matérialisme dialectique, comme option mobilisatrice ultra-agressive pour se confronter au matérialisme dialectique.

Voici comment Gustave Le Bon exprime

cela :

« En ne considérant que leurs caractères psychologiques généraux, les races humaines peuvent être divisées en quatre groupes : 1° les races primitives ; 2° les races inférieures ; 3° les races moyennes ; 4° les races supérieures.

Les races primitives sont celles chez lesquelles on ne trouve aucune trace de culture, et qui en sont restées à cette période voisine de l'animalité qu'ont traversée nos ancêtres de l'âge de la pierre taillée : tels sont aujourd'hui les Fuégiens et les Australiens.

Au-dessus des races primitives se trouvent les races inférieures, représentées surtout par les nègres. Elles sont capables de rudiments de civilisation, mais de rudiments seulement. Elles n'ont jamais pu dépasser des formes de civilisation tout à fait barbares, alors même que le hasard les a fait hériter, comme à Saint-Domingue, de civilisations supérieures.

Dans les races moyennes, nous classerons les Chinois, les Japonais, les Mogols et les peuples sémitiques. Avec les Assyriens, les Mogols, les Chinois, les Arabes, elles ont créé des types de civilisations élevées que les peuples européens seuls ont pu dépasser.

Parmi les races supérieures, on ne peut faire figurer que les peuples indo-européens. Aussi bien dans l'antiquité à l'époque des Grecs et des Romains, que dans les temps modernes, ce sont les seules qui aient été capables de grandes inventions dans les arts, les sciences et l'industrie. C'est à elles qu'est dû le niveau élevé que la civilisation a atteint aujourd'hui. La vapeur et l'électricité sont sorties de leurs mains. Les moins développées de ces races supérieures, les hindous notamment, se sont élevées dans les arts, les lettres et la philosophie, à un niveau que les Mogols, les Chinois et les Sémites n'ont jamais pu atteindre. »

La bourgeoisie se précipite au XIXe siècle dans une orgie de matérialisme vulgaire et d'irrationnalisme décadent.

10. Les nationalistes sociaux Maurice Barrès et Charles Maurras contre l'esprit de Georges Eugène Haussmann

Le développement capitaliste passe notamment par Paris. L'un des grands symboles, ce sont bien sûr les grands travaux du préfet Georges Eugène Haussmann, de 1852 à 1870. La ville de Paris est percée de grands boulevards, les immeubles acquièrent une unité bourgeoise.

De son côté, l'ingénieur des ponts et chaussées Jean-Charles Alphand organise des paysages où la nature est totalement écrasée, dans l'esprit classique : le parc Monceau, le parc Montsouris, le bois de Boulogne, le bois de Vincennes, le jardin du Trocadéro, etc.

Cela pose un très grand problème à la frange la plus réactionnaire de la bourgeoisie, qui s'appuie sur la bourgeoisie des campagnes et de province. Elle a en commun de mettre en avant le culte du « terroir », mais elle hésite : faut-il accepter la république, dans la logique de Maurice Barrès, ou la rejeter, comme l'affirme Charles Maurras ?

Il y a là une contradiction terrible au sein du nationalisme français, qui perdurera jusqu'au XXI^e siècle. Georges Vacher de Lapouge, militant socialiste, pensait dépasser ce clivage en prônant le racialisme le plus poussé.

A ses yeux, « la vraie loi de la lutte pour l'existence est celle de la lutte pour la descendance » (*L'Aryen. Son rôle social*, 1899). Dans *Les sélections sociales*, il propose une sorte de programme, fantasmagorie bourgeoise préfigurant le planisme nazi :

« Il est rigoureusement certain que par une sélection sévère il serait possible d'obtenir en un temps limité un nombre voulu d'individus présentant tel indice céphalique, telle taille, tel degré de l'échelle chromatique.

Le type racial ainsi réalisé, il faudrait très peu de temps pour arriver à la perfection esthétique des individus, la beauté idéale

étant d'autant plus facile à atteindre que l'incohérence aurait dis paru avec les tendances hétérogènes.

À trois générations par siècle il suffirait de quelques centaines d'années pour peupler la terre d'une humanité morphologiquement parfaite, si parfaite que nous ne pouvons imaginer aucun mieux possible au-delà. Ce délai pourrait être abrégé dans des proportions considérables en employant la fécondation artificielle.

Ce serait la substitution de la reproduction zootechnique et scientifique à la reproduction bestiale et spontanée, dissociation définitive de trois choses déjà en voie de se séparer : amour, volupté, fécondité.

En opérant dans des conditions déterminées, un très petit nombre d'individus masculins d'une perfection absolue suffirait pour féconder toutes les femmes dignes de perpétuer la race, et la génération ainsi produite serait d'une valeur proportionnelle au choix plus rigoureux des reproducteurs mâles.

Le sperme, en effet, peut être, sans perdre ses propriétés, dilué dans divers liquides alcalins. La solution au millième dans un véhicule approprié reste efficace à la dose de deux centimètres cubes injectés dans l'utérus. Minerve remplaçant Éros, un seul reproducteur en bon état de santé suffirait ainsi pour assurer deux cent mille naissances annuelles. »

On a la même logique chez Joseph Arthur de Gobineau, avec son *Essai sur l'inégalité des races humaines*. Néanmoins, ses positions, comme celles de Georges Vacher de Lapouge, ont été balayées par la sociologie de David Emile Durkheim et l'élan républicain bourgeois, avec la victoire de la ligne non raciste dans l'affaire Dreyfus.

La bourgeoisie moderniste n'avait que faire de ces chimères qui retarderaient l'utilisation d'individus, de leurs idées, de leurs initiatives (de la même manière, la bourgeoisie allemande se lamentera, tout au long du XX^e siècle, de la « bêtise » des nazis à avoir expulsé des savants en raison de leur origine juive).

Et du côté réactionnaire, il était considéré que l'ennemi, c'était l'Allemagne ; il n'y avait pas de place pour une idéologie ne plaçant pas celle-ci au cœur du « problème » et expliquant

même qu'elle aurait une valeur « raciale ».

Seuls Maurice Barrès et Charles Maurras possédaient un système idéologique suffisamment puissant, car national, pour voir leur ligne se perpétuer en tant que tel, malgré le triomphe républicain. Leur nationalisme était bien racialisé, mais d'un racialisme « français », faisant du « Français » un être pur, noble, disposant de qualités innées, etc.

Maurice Barrès se situe ici dans le prolongement du père de « l'histoire » à la française, Hippolyte Taine (1828-1893), ainsi que d'Ernest Renan (1823-1892), dont il reprend le principe de nation comme passé commun et tradition, comme « âme » : pour de dernier, « une nation est une âme, un principe spirituel » (*Qu'est-ce qu'une nation, conférence à la Sorbonne*, 1882).

Aux yeux d'Ernest Renan,

« La nature a fait une race d'ouvriers. C'est la race chinoise, d'une dextérité de main merveilleuse, sans presque aucun sentiment d'honneur ; gouvernez-la avec justice en prélevant d'elle pour le bienfait d'un tel gouvernement un ample douaire au profit de la race conquérante, elle sera satisfaite ; une race de travailleurs de la terre, c'est le nègre : soyez pour lui bon et humain, et tout sera dans l'ordre ; une race de maîtres et de soldats, c'est la race européenne. Que chacun fasse ce pour quoi il est fait et tout ira bien (...).

Nous aspirons, non pas à l'égalité, mais à la domination. Le pays de race étrangère devra redevenir un pays de serfs, de journaliers agricoles ou de travailleurs industriels. Il ne s'agit pas de supprimer les inégalités parmi les hommes, mais de les amplifier et d'en faire une loi. »

Ernest Renan, *La Réforme intellectuelle et morale*, 1871

Maurice Barrès est tout à fait dans cette perspective racialisée, de ce qui est censée être une « âme » nationale, et non pas simplement une culture. Après un très grand succès, dès sa jeunesse, pour ses trois volumes du culte du *Moi* (1888-1891), il publie notamment les trois volumes du Roman de l'énergie nationale, avec

Les Déracinés (1897), *L'Appel au soldat* (1900) et *Leurs Figures* (1902).

Aux yeux de Maurice Barrès, le nationalisme est justifié pour une raison physiologiste ; dans ce qui restera comme son grand discours, tenu le 10 mars 1899 à la Ligue de la patrie française et intitulé *La Terre et les Morts* (sur quelles réalités fonder la conscience française), il explique sa conception :

« Certes, une telle connaissance de la Patrie ne peut être élaborée que par une minorité, mais il faut qu'ensuite tous la reconnaissent et la suivent. À ce résultat général comment parvenir ?

En développant des façons de sentir qui naturellement existent dans ce pays.

On ne fait pas l'union sur des idées, tant qu'elles demeurent des raisonnements ; il faut qu'elles soient doublées de leur force sentimentale. A la racine de tout, il y a un état de sensibilité. On s'efforcerait vainement d'établir la vérité par la raison seule, puisque l'intelligence peut toujours trouver un nouveau motif de remettre les choses en question.

Pour créer une conscience nationale, nous devons associer à ce souverain intellectualisme un élément plus inconscient et moins volontaire (...). Cette voix des ancêtres, cette leçon de la terre, rien ne vaut davantage pour former la conscience d'un peuple. La terre nous donne une discipline, et nous sommes le prolongement de nos ancêtres. Voilà sur quelle réalité nous devons nous fonder. »

Au-delà du simple nationalisme, on est également dans l'opposition au marxisme, car le racialisme de Maurice Barrès permet l'élaboration d'un antisémitisme virulent à caractère social : on est déjà dans une construction idéologique « communautaire » en opposition à ceux qui seraient les exploités.

Maurice Barrès est sur la même ligne qu'Édouard Drumont (1844-1917), auteur du pavé de 1200 pages et grand succès *La France juive*. Dans la mouvance de ce dernier, on retrouve d'ailleurs Jules Guérin et Paul Déroulède, au cœur d'une tentative de coup d'État en 1899, marqué par l'épisode de « Fort Chabrol », lorsque des nationalistes « tinrent »

pendant 38 jours un siège policier depuis un appartement situé dans la rue de Chabrol à Paris.

A la même période eut lieu le boulangisme, vague d'engouement pour le général Georges Boulanger, apogée d'un populisme associé au militarisme.

A l'écart de cette puissante vague intellectuelle et culturelle, parfois militante, on a Charles Maurras, qui est à l'origine, en pleine affaire Dreyfus, de l'Action française, en 1898, dont les troupes de choc sont constitués par les Camelots du Roi.

Charles Maurras théorise le « nationalisme intégral », c'est-à-dire qu'il formule politiquement la thèse romantique de l'époque de la restauration, en l'expurgeant de sa dimension liée à la nature et à l'affirmation de la sensibilité (c'est-à-dire son aspect lié historiquement à la bourgeoisie allemande dans sa bataille contre le féodalisme et le classicisme aristocrate).

Pour cela, il choisit le royalisme non pas comme base du nationalisme, mais comme solution à la question des institutions : le roi au-dessus des forces sociales permet à la fois le corporatisme et le statu quo social, dans un esprit de domination locale pratiquement néo-féodale.

La tendance est alors très forte et généralisée. Le peintre Paul Cézanne, par exemple, nous amène directement à son proche ami Joachim Gasquet, animateur d'un cercle poétique et de revues littéraires est à l'origine un régionaliste fédéraliste d'Aix-en-Provence, qui sympathise avec les idées socialistes et participe à la campagne pour Alfred Dreyfus, tout en ayant comme ami les réactionnaires Charles Maurras et André Gide, pour finir comme eux nationaliste et catholique.

Le nationalisme, marqué du catholicisme ultra et de l'antisémitisme forcené, est une solution, un choix subjectif, pas une culture initiale pour ses partisans. Cela est vrai pour

Maurice Barrès, pour Georges Sorel, pour l'ensemble des théoriciens nationalistes.

L'affirmation du « pays réel » par Charles Maurras est l'équivalent du « mythe » chez Georges Sorel, c'est une tentative de développer une vision du monde capable de se confronter au matérialisme dialectique en proposant un idéal communautaire d'apparence « anti-capitaliste ».

Le nationalisme se constitue alors comme favorable à la décentralisation, en opposition à la République. Il entend unifier les forces centrifuges autour de la République, au nom du refus de la démocratie.

Dans *L'Idée de la décentralisation*, que Charles Maurras a dédié « À la Doctrine de nos Maîtres COMTE LE PLAY RENAN et TAINÉ », la destruction de l'État bourgeois national est justifiée par la nécessité du nationalisme, dans une grande affirmation paradoxale qui s'explique par la volonté de faire tourner en arrière la roue de l'histoire :

« Pour sauver le patriotisme, il faut réformer la patrie, comme il faut réformer l'État pour sauver la notion de gouvernement.

L'État français sera conçu non pas moins « un », sans doute, mais uni suivant des principes plus souples, plus conformes aux richesses de sa nature, plus convenables à nos mœurs, et qui établiront une meilleure division du travail politique.

Aux communes les affaires proprement communales, les provinciales aux provinces ; et que les organes supérieurs de la nation, dégagés de tout office parasitaire, président avec plus d'esprit de suite et de vigueur à la destinée nationale.

Ainsi ramené à ses normales attributions, le pouvoir central les verrait aussitôt affermies et développées.

Une France où seraient fixées et garanties les libertés particulières des Villes et des Provinces pourrait, à l'exemple de plusieurs autres nations fédératives, assurer plus de stabilité et d'indépendance à l'organe capital du pouvoir suprême, gardien de l'Unité, dépositaire des traditions politiques, fidéicommissaire de la fortune du pays, préparateur, directeur et exécuteur de ces longs et vastes desseins par lesquels un peuple se conserve et se renouvelle, reste libre et devient puissant.

Les nationalistes et aussi ces esprits modérés, éclairés, gouvernementaux, aujourd'hui si nombreux en France dans les partis les plus divers, songent sérieusement à renforcer l'Exécutif, à refréner la turbulente agitation parlementaire, à mettre plus d'ordre, de continuité, de puissance effective dans les sphères supérieures de l'État.

Je les prie de songer que cette stabilité rêvée, cet affermissement, ce développement des forces de la France ne sont possibles qu'après une décentralisation très complète et très large. Seule, la solution de ce premier problème rend possibles, abordables et solubles les autres. Ils en dépendent ; ils y sont, à la lettre, subordonnés.

Qui voudra réorganiser notre nation en devra recréer les premiers éléments communaux et provinciaux. Qui veut réaliser le programme nationaliste doit commencer par une ébauche de fédération.

»

Le nationalisme français, qui intègre le racialisme dans son affirmation ultra-patriotique, n'est que la répétition du romantisme de la restauration : il entend exposer la nécessité d'un retour en arrière, à une société non « mutilée », solidaire.

11. Charles Péguy et les catholiques décadents

La modernité républicaine a posé un grand problème à la bourgeoisie réactionnaire, qui profitait du catholicisme. Ce n'est pas avant le début du XXe siècle que les problèmes seront réglés, et un catholicisme modernisé instauré.

A la fin du XIXe siècle, les intellectuels catholiques, à l'influence massive, oscille entre deux pôles. Un pôle est celui représenté par Charles Péguy (1873-1914), qui tend à une sorte de nationalisme social, semi-modernisateur.

C'est cela qui fera que l'Ecole d'Uriage, c'est-à-dire l'école des cadres de l'Etat pétainiste, aura comme programme pour l'année 1942 « Les maîtres de la politique française (Pierre-Joseph Proudhon, Charles Maurras, Charles Péguy). »

Le second pôle est représenté par toute une série d'artistes catholiques sombrant dans une style de vie décadent et assumant d'être fasciné par le satanisme : Charles Baudelaire, Paul Verlaine, Arthur Rimbaud, Jules Barbey d'Aureville, Guillaume Apollinaire, etc.

Charles Péguy termine le chemin de Victor Hugo. Ce dernier avait commencé dans le camp romantique réactionnaire, pour devenir un démocrate-chrétien ; Charles Péguy commence comme socialiste, pour revenir au christianisme.

Au départ, il se situe dans la tradition socialiste française, pétrie d'idéalisme ; il formule ainsi sa pensée, en 1900, dans *La Préparation du congrès socialiste national* :

« Ainsi Jaurès n'est pas devenu socialiste par un coup de la grâce, par la lecture d'un livre, par la vue d'un homme, ou par un événement particulier. Même on peut dire qu'il n'est pas devenu socialiste. Il a toujours été socialiste, au sens large de ce mot. La culture générale qu'il avait reçue, la philosophie qu'il enseignait enveloppaient déjà le socialisme qui n'avait plus qu'à se développer et à s'armer. De même que toute civilisation harmonieuse, achevée sincèrement, aboutit à l'établissement de la cité socialiste, de

même toute culture vraiment humaine, vraiment harmonieuse, achevée sincèrement, aboutit à l'établissement de la pensée socialiste dans la conscience universelle. »

Charles Péguy ne connaît donc rien au marxisme, comme finalement le mouvement socialiste en France. C'est pour cela que son anti-capitalisme peut se reconnaître dans celui de l'Église catholique. Tout d'abord, Charles Péguy voit le socialisme comme un idéalisme, niant la lutte de classes :

« Non seulement la lutte de classe n'a aucune valeur socialiste, mais elle n'a même aucun sens qui soit socialiste. Toute guerre est bourgeoise, car la guerre est fondée sur la compétition, sur la rivalité, sur la concurrence ; toute lutte est bourgeoise, et la lutte des classes est bourgeoise comme les autres luttes. Elle est une concession du socialisme à la bourgeoisie, comme les armements d'un peuple pacifique sont, en un sens, une concession faite à ses voisins belliqueux. »

A la place de la lutte des classes, il y a « l'unité » par la mystique chrétienne. On croirait ici lire du Victor Hugo :

« Je n'éprouve aucun besoin d'unifier le monde. Plus je vais, plus je découvre que les hommes libres sont variés. Ce sont les esclaves et les servitudes et les asservissements qui ne sont pas variés, ou qui sont le moins variés.

Les maladies, qui sont en un sens des servitudes, sont beaucoup moins variées que les santés. Quand les hommes se libèrent, quand les esclaves se révoltent, quand les malades guérissent, bien loin qu'ils avancent dans je ne sais quelle unité, ils avancent en variations croissantes.

Les élèves à l'école ou au catéchisme sont beaucoup plus près de l'unité. L'adolescence n'est pas seulement de la croissance en âge et en grandeur et en sagesse : elle est avant tout la croissance en variété.

Les ouvriers écrasés de fatigue sont en général beaucoup plus près d'une certaine unité. A mesure que la révolution sociale affranchira l'humanité des servitudes économiques, les hommes éclateront en

variétés inattendues. »

Casse-cou

Émile Zola se situait dans une perspective très proche également. De 1894 à 1898, il publie *Les Trois villes : Lourdes*, puis *Rome* et *Paris*. Dans une même veine démocrate chrétienne socialisante, il commence *Les Quatre Évangiles : Fécondité* (1899), *Travail* (1901), *Vérité* (1903), mourant avant d'écrire *Justice*.

Puis, Charles Péguy passe à la critique du « monde moderne », qu'il assimile au monde « bourgeois », terme compris de manière romantique. Il peut alors ouvertement soutenir le catholicisme :

« On oublie trop que le monde moderne, sous une autre face est le monde bourgeois, le monde capitaliste. C'est même un spectacle amusant que de voir comment nos socialistes antichrétiens, particulièrement anticatholiques, insoucieux de la contradiction, encensent le même monde sous le nom de moderne et le flétrissent sous le nom de bourgeois et de capitaliste (...). On oublie trop ainsi que l'avènement du monde moderne a été, sous une autre face, l'avènement du même monde politique parlementaire économique bourgeois et capitaliste »

De la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne devant les accidents de la gloire temporelle, 6 octobre 1907

Tout cela, bien entendu, représente une offensive contre le matérialisme dialectique. Charles Péguy lance des appels : « Socialistes, ne parlons plus de Marx ou de Proudhon ». Son anti-capitalisme est du même type que celui de Pierre-Joseph Proudhon et Georges Sorel, n'hésitant pas à expliquer :

« Le retour à Proudhon s'est si accentué récemment que nous n'y donnons déjà plus notre attention première ; nous sommes habitués à lire les travaux de M. Sorel, de Charles Guieysse, d'Édouard Berth. »

Georges Sorel se reconnaît donc logiquement dans Charles Péguy devenu mystique chrétien célébrant la figure de Jeanne d'Arc. Au sujet de l'œuvre de Charles Péguy intitulée *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, Georges Sorel raconte :

« Le patriotisme nous est ainsi présenté sous un aspect qui ne conviendra nullement aux rationalistes : les convenances de l'art ont conduit Péguy à mettre en pleine lumière le rôle que remplit dans l'histoire la croyance au surnaturel dans l'histoire. »

Le réveil de l'âme française, l'Action française, 14 avril 1910

Charles Péguy devient alors le grand penseur catholique critiquant le « monde moderne », notamment avec *L'argent*, publié en 1913. A ses yeux, « Aujourd'hui, dans le désarroi des consciences, nous sommes malheureusement en mesure de dire que le monde moderne s'est trouvé, et qu'il s'est trouvé mauvais. »

Face au monde moderne, il s'agit de régénérer :

« Le débat n'est pas entre un ancien régime, une ancienne France qui finirait en 1789 et une nouvelle France qui commencerait en 1789. Le débat est beaucoup plus profond. Il est entre l'ancienne France ensemble, païenne (la Renaissance, les humanités, la culture des lettres anciennes et modernes, grecques, latines, françaises), païenne et chrétienne, traditionnelle et révolutionnaire, monarchiste, royaliste et républicaine, – et d'autre part, et en face, et au contraire une certaine domination primaire, qui s'est établie vers 1881, qui n'est pas la République, qui se dit la République, qui parasite la République, qui est le plus dangereux ennemi de la République, qui est proprement la domination du parti intellectuel. »

De la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne devant les accidents de la gloire temporelle, 1907

Cette régénération n'est pas le but des catholiques décadents basculant dans la poésie,

mais vivant dans le même esprit. Charles Baudelaire et ses *Fleurs du mal* (1821-1867) et Jules Barbey d'Aurevilly (1808-1889) avec son *Un prêtre marié* fondent le style des catholiques tourmentés par leur mode de vie dandy pétri de mysticisme chrétien (une approche que le blog Zentropa a tenté de renouveler à la fin des années 2000).

On retrouve cette contradiction chez Paul Verlaine qui bascule dans un catholicisme ultra-réactionnaire, ou encore Arthur Rimbaud qui est très influencé par le christianisme et sa notion de mal, tentant de s'échapper, sans succès, par le romantisme allemand.

L'un des plus grands représentants de cette contradiction, car il l'a assumé et en a fait toute son œuvre, est Joris-Karl Huysmans (1848-1907), entre satanisme et monastères.

Cette contradiction dans la vie privée sera également celle de Guillaume Apollinaire, esthète décadent qui, à côté du roman pervers *Les onze mille verges*, salue le militarisme dans une verve futuriste et lance, dans un poème à la française, « L'Européen le plus moderne c'est vous Pape Pie X », alors que ce pape ultraréactionnaire est à l'origine du « serment antimoderniste ».

La Belle époque est une terrible contradiction pour le catholicisme, qui ne se modernisera pas avant les années 1960.

12. Le serment anti-moderniste Sacrorum antistitum

La Belle époque est marquée par la grande modernisation républicaine. En 1879, le sénat devient républicain, et c'est le retour de la Marseillaise, en 1880 est instaurée la célébration du 14 juillet et il y a une offensive contre les congrégations religieuses.

En 1882, l'État organise l'instruction obligatoire et l'enseignement public laïc (1882). En 1884, il y a une loi sur le divorce et en 1885 la suppression des sénateurs inamovibles affaiblit la réaction.

L'exposition universelle de 1889 est le point culturel culminant d'une bourgeoisie à la conquête du monde et, en 1905, la République peut assumer la loi de séparation des Églises et de l'État.

L'un des résultats est la décision unilatérale (un « motu proprio ») du pape Pie X de promulguer en septembre 1910 un serment obligatoire pour les prêtres : le *Sacrorum antistitum*, dit aussi serment antimoderniste.

Voici le serment.

« Moi, N..., j'embrasse et reçois fermement toutes et chacune des vérités qui ont été définies, affirmées et déclarées par le magistère infaillible de l'Église, principalement les chapitres de doctrine qui sont directement opposés aux erreurs de ce temps.

Et d'abord, je professe que Dieu, principe et fin de toutes choses, peut être certainement connu, et par conséquent aussi, démontré à la lumière naturelle de la raison "par ce qui a été fait" Rm 1,20 , c'est-à-dire par les œuvres visibles de la création, comme la cause par les effets.

Deuxièmement, j'admets et je reconnais les preuves extérieures de la Révélation, c'est-à-dire les faits divins, particulièrement les miracles et les prophéties comme des signes très certains de l'origine divine de la religion chrétienne et je tiens qu'ils sont tout à fait adaptés à l'intelligence de tous les temps et de tous les hommes, même ceux d'aujourd'hui.

Troisièmement, je crois aussi fermement

que l'Église, gardienne et maîtresse de la Parole révélée, a été instituée immédiatement et directement par le Christ en personne, vrai et historique, lorsqu'il vivait parmi nous, et qu'elle a été bâtie sur Pierre, chef de la hiérarchie apostolique, et sur ses successeurs pour les siècles.

Quatrièmement, je reçois sincèrement la doctrine de la foi transmise des apôtres jusqu'à nous toujours dans le même sens et dans la même interprétation par les pères orthodoxes ; pour cette raison, je rejette absolument l'invention hérétique de l'évolution des dogmes, qui passeraient d'un sens à l'autre, différent de celui que l'Église a d'abord professé. Je condamne également toute erreur qui substitue au dépôt divin révélé, confié à l'Épouse du Christ, pour qu'elle garde fidèlement, une invention philosophique ou une création de la conscience humaine, formée peu à peu par l'effort humain et qu'un progrès indéfini perfectionnerait à l'avenir.

Cinquièmement, je tiens très certainement et professe sincèrement que la foi n'est pas un sentiment religieux aveugle qui émerge des ténèbres du subconscient sous la pression du cœur et l'inclination de la volonté moralement informée, mais qu'elle est un véritable assentiment de l'intelligence à la vérité reçue du dehors, de l'écoute, par lequel nous croyons vrai, à cause de l'autorité de Dieu souverainement véridique, ce qui a été dit, attesté et révélé par le Dieu personnel, notre Créateur et notre Seigneur.

Je me sou mets aussi, avec la révérence voulue, et j'adhère de tout mon cœur à toutes les condamnations, déclarations, prescriptions, qui se trouvent dans l'encyclique Pascendi (3475-3500) et dans le décret Lamentabili 3401- 3466, notamment sur ce qu'on appelle l'histoire des dogmes.

De même, je réprouve l'erreur de ceux qui affirment que la foi proposée par l'Église peut être en contradiction avec l'histoire, et que les dogmes catholiques, au sens où on les comprend aujourd'hui, ne peuvent être mis d'accord avec une connaissance plus exacte des origines de la religion chrétienne.

Je condamne et rejette aussi l'opinion de ceux qui disent que le chrétien savant revêt une double personnalité, celle du croyant et celle de l'historien, comme s'il était permis à l'historien de tenir ce qui contredit la foi du croyant, ou de poser des prémices d'où il suivra que les dogmes sont faux ou douteux, pourvu que ces dogmes ne soient pas niés directement.

Je réprouve également la manière de juger et d'interpréter l'Écriture sainte qui, dédaignant la tradition de l'Église,

l'analogie de la foi et les règles du Siège apostolique, s'attache aux inventions des rationalistes et adopte la critique textuelle comme unique et souveraine règle, avec autant de dérèglement que de témérité.

Je rejette en outre l'opinion de ceux qui tiennent que le professeur des disciplines historico-théologiques ou l'auteur écrivant sur ces questions doivent d'abord mettre de côté toute opinion préconçue, à propos, soit de l'origine surnaturelle de la tradition catholique, soit de l'aide promise par Dieu pour la conservation éternelle de chacune des vérités révélées ; ensuite, que les écrits de chacun des Pères sont à interpréter uniquement par les principes scientifiques, indépendamment de toute autorité sacrée, avec la liberté critique en usage dans l'étude de n'importe quel document profane.

Enfin, d'une manière générale, je professe n'avoir absolument rien de commun avec l'erreur des modernistes qui tiennent qu'il n'y a rien de divin dans la tradition sacrée, ou, bien pis, qui admettent le divin dans un sens panthéiste, si bien qu'il ne reste plus qu'un fait pur et simple, à mettre au même niveau que les faits de l'histoire : les hommes par leurs efforts, leur habileté, leur génie continuant, à travers les âges, l'enseignement inauguré par le Christ et ses apôtres.

Enfin, je garde très fermement et je garderai jusqu'à mon dernier soupir la foi des Pères sur le charisme certain de la vérité qui est, qui a été et qui sera toujours "dans la succession de l'épiscopat depuis les apôtres", non pas pour qu'on tienne ce qu'il semble meilleur et plus adapté à la culture de chaque âge de pouvoir tenir, mais pour que "jamais on ne croie autre chose, ni qu'on ne comprenne autrement la vérité absolue et immuable prêchée depuis le commencement par les apôtres.

Toutes ces choses, je promets de les observer fidèlement, entièrement et sincèrement, et de les garder inviolablement, sans jamais m'en écarter ni en enseignant ni de quelque manière que ce soit dans ma parole et dans mes écrits. J'en fais le serment ; je le jure. Qu'ainsi Dieu me soit en aide et ces saints Évangiles.

13. L'affaire Dreyfus

Une fois la défaite de Napoléon III passée, l'avènement de la République répondait aux exigences bourgeoises d'un État moderne parfaitement en phase avec les exigences de la modernité capitaliste. Le problème qui se posa à l'appareil d'État était par contre la définition de la République. Fallait-il puiser dans toute l'idéologie qui a suivi le romantisme en France, avec son inspiration nationaliste, catholique, violemment antisémite, dans l'esprit des grands propriétaires terriens ? Ou fallait-il suivre les exigences de la bourgeoisie urbanisée qui voulait une République militante, laïque et pédagogue ?

L'affaire Dreyfus fut alors caractéristique de l'ambiance qui régnait à la fin du XIXe et du début XXe siècle en France, à la croisée de cette contradiction entre fractions de la bourgeoisie. Cette affaire, qui a duré 12 ans (de 1894 à 1906), est ainsi cette célèbre erreur judiciaire basée sur l'antisémitisme et le nationalisme. Néanmoins, cela a été le cadre d'une grande confrontation, au sein de la bourgeoisie, révélant les contradictions internes à la bourgeoisie.

A l'époque, l'Alsace et la Lorraine avaient été annexées par l'Allemagne récemment unifiée suite à la guerre franco-prussienne de 1870. Cette occupation de l'Alsace et de la Lorraine servait de casus belli principal pour les forces les plus agressives, chauvines de la bourgeoisie impérialiste. Ces forces nationalistes en faisait le point central pour la mobilisation des masses derrière leurs projets de conquêtes.

Ce qui s'est passé est qu'en septembre 1894, les services d'espionnage ont découvert l'existence d'une lettre, surnommée « le bordereau », destinée à l'ambassade d'Allemagne et qui divulguait des secrets militaires français. Le capitaine de l'armée française Alfred Dreyfus, juif d'origine alsacienne, est rapidement accusé d'avoir écrit cette lettre. Il est arrêté le 15 octobre 1894.

De nombreux journaux ont alors détaillé la

vie et le caractère supposés d'Alfred Dreyfus : la presse nationaliste s'est déchaînée lançant une véritable campagne de mobilisation antisémite. Dans l'article de *La Libre Parole* daté du 29 octobre, Haute trahison ! Arrestation d'un officier juif ! Le capitaine Dreyfus !, le journal affirmait par exemple que les juifs ne devraient pas avoir la possibilité de faire partie de l'armée française.

La Une du *Petit Journal* montrant la dégradation d'Alfred Dreyfus Les nationalistes se servent de l'Affaire Dreyfus et de l'antisémitisme comme un moyen de à mobiliser les masses contre l'impérialisme allemand et pour la reconquête de l'Alsace et de la Lorraine. L'antisémitisme, qui était déjà très répandu dans les masses comme une forme d'anticapitalisme idéaliste (les personnes juives étant assimilées à l'Argent), est donc utilisé comme levier pour mobiliser les masses derrière les besoin de l'impérialisme française. Les juifs sont donc présenté comme un "corps étranger", comme des personnes extérieures à la Nation et donc traîtres en puissance. Ainsi, l'Affaire Dreyfus est la première grande campagne de mobilisation antisémite/anticapitaliste qui servira par la suite de modèle au fascisme.

Les preuves de la culpabilité d'Alfred Dreyfus se résumaient à la similarité de son écriture avec celle du bordereau. Des soi-disants graphologues ont affirmé que les écritures étaient identiques, alors que l'expert appelé ensuite pour vérification déclara qu'elles ne l'étaient pas. C'est finalement Alphonse Bertillon (criminologue célèbre pour avoir développé l'anthropométrie judiciaire) qui aura le dernier mot lors du procès en affirmant que l'écriture du bordereau était bien celle d'Alfred Dreyfus. Sa thèse est qu'Alfred Dreyfus se serait contrefait lui-même, ce qui expliquerait que les écritures ne soient pas identiques.

L'instruction (étape préliminaire au jugement lors d'une enquête criminelle) eut lieu le 4 décembre 1894. L'argumentaire de l'accusation reposait surtout sur des impressions quant à la

personnalité d'Alfred Dreyfus. Peu de preuves concrètes furent apportées, mais même cette absence de preuves fut utilisée à charge contre l'accusé puisque ce serait lui qui les aurait toutes fait disparaître.

Le procès s'est déroulé le 19 décembre à huis-clos. Il est alors apparu que les preuves de la culpabilité d'Alfred Dreyfus étaient quasi-inexistantes, la principale étant l'analyse du bordereau faite par Alphonse Bertillon. Mais le commandant Hubert-Joseph Henry accuse de manière théâtrale Alfred Dreyfus : « Le traître que nous recherchions, c'est lui ! Je le jure ! » et assure avoir une source de renseignement digne de confiance. Malgré cette intervention, le procès s'oriente tout de même vers l'acquittement. C'est alors qu'apparaît un dossier secret qui contiendrait 4 preuves absolues de la culpabilité d'Alfred Dreyfus, la pièce la plus célèbre consistant en une lettre d'un militaire allemand parlant de la « canaille de D... ». La simple initiale D était, pour les détracteurs d'Alfred Dreyfus, une preuve absolue de son implication.

Le 22 décembre, le verdict est prononcé : le capitaine Alfred Dreyfus est condamné pour « intelligence avec une puissance étrangère ». Sa peine comprend la dégradation (une cérémonie publique qui symbolise la destitution du grade militaire par la destruction de différentes parties de la tenue militaire) et la déportation perpétuelle à l'Ile du Diable, bague situé en Guyane.

La plupart des dirigeants politiques, à droite comme à gauche, sont, à cette époque, convaincus de la culpabilité d'Alfred Dreyfus. Jean Jaurès, député socialiste, montre par exemple son patriotisme en déclarant : « un troupier vient d'être condamné à mort et exécuté pour avoir lancé un bouton au visage de son caporal. Alors pourquoi laisser ce misérable traître en vie ? ». Georges Clémenceau, radical-socialiste, fit à peu près la même déclaration.

Les années suivantes, seul Mathieu Dreyfus, le frère aîné d'Alfred Dreyfus, continue de lutter

pour prouver l'innocence de son frère. A l'époque, le Grand Rabbín de France, choisit de ne pas se joindre à cette lutte pour ne pas faire de vagues dans un climat déjà particulièrement antisémite. Mathieu Dreyfus réussit pourtant à convaincre quelques personnes et, parmi elles, Bernard Lazare, jeune journaliste juif libertaire qui avait écrit un ouvrage sur l'antisémitisme, publié le novembre 1896, *Une erreur judiciaire. La vérité sur l'Affaire Dreyfus*. Le livre, particulièrement détaillé, précisait la plupart des lacunes du procès et contenait de nombreuses copies des documents officiels.

Manifestations antisémites lors du procès Dreyfus C'est alors que le véritable auteur du bordereau fut identifié : à la fois par Mathieu Dreyfus qui reçoit le témoignage d'un banquier reconnaissant formellement l'écriture, et par le nouveau dirigeant du Service des Renseignements, le colonel Marie-Georges Picquart. Celui-ci découvre, vers mars 1896, deux documents prouvant les relations d'espionnage entre le commandant Ferdinand Walsin Esterházy (accessoirement l'ami du commandant Hubert-Joseph Henry qui avait accusé Alfred Dreyfus de manière théâtrale au procès) et l'ambassade d'Allemagne. De plus, frappé par la similarité des écritures du commandant avec celle du bordereau, le colonel Marie-Georges Picquart est dès lors convaincu de l'innocence d'Alfred Dreyfus. Il monte alors en secret un dossier contre le commandant Ferdinand Walsin Esterházy. Mais lorsqu'il présente ce dossier à ces supérieurs, ces derniers, refusant d'admettre leur erreur, argumentent qu'il est impossible de rejurer ce qui a déjà été jugé. Le colonel Marie-Georges Picquart insiste, revendique l'innocence d'Alfred Dreyfus et finit par être envoyé en Tunisie.

Le commandant Hubert-Joseph Henry, qui sent le vent tourner en faveur d'Alfred Dreyfus, fabrique alors un faux, le fameux « faux Henry ». Le document, grossièrement réalisé, était censé apporter une preuve de la culpabilité d'Alfred Dreyfus. Suite aux accusations à l'encontre du colonel Marie-Georges Picquart

qui commencent à faire du bruit, ce dernier décide de rentrer en France. Il contacte alors son avocat qui, lui-même contacte le vice-président du Sénat, Auguste Scheurer-Kestner. Le 11 novembre 1897, Auguste Scheurer-Kestner, qui avait connaissance des preuves rassemblées par le colonel Marie-Georges Picquart, rencontre Mathieu Dreyfus. Il échange alors leurs preuves quant au véritable coupable. Mathieu Dreyfus porte plainte contre le commandant Ferdinand Walsin Esterházy, permettant que les preuves de sa culpabilité deviennent publiques.

De nombreux intellectuels et personnes politiques se joignent au mouvement dreyfusard : Emile Zola, Octave Mirbeau, Anatole France, Léon Blum, Jean Jaurès, Albert et Georges Clémenceau... C'est-à-dire que la bourgeoisie urbanisée héritière de la Révolution Française et qui voulait la démocratie bourgeoise commence à se mobiliser. Alors qu'en face l'agitation antisémite et nationaliste prend une ampleur gigantesque avec la mobilisation des Ligues d'action nationalistes, déjà active lors de la tentative de soulèvement boulangiste, et la création de nouvelles d'entre elles dont la plus célèbre est l'Action Française dirigée par Charles Maurras qui deviendra la principale organisation fasciste de France.

Le 10 janvier 1898 a lieu le procès du commandant Ferdinand Walsin Esterházy. Un procès grossièrement truqué. Dès le 11 janvier (le lendemain donc) le commandant Ferdinand Walsin Esterházy est acquitté à l'unanimité, et ce après seulement trois minutes de délibéré. Et c'est même le colonel Marie-Georges Picquart qui est condamné pour avoir transmis des informations confidentielles au vice-président du Sénat, Auguste Scheurer-Kestner.

Ces procès montrent bien que l'État-major et le gouvernement n'étaient nullement mûs par un quelconque désir de justice mais qu'ils étaient plus motivés par des raisons politiques, basées sur une idéologie antisémite et sur les nationalistes qui entendaient faire tomber la République. D'ailleurs, l'acquittement du

commandant Ferdinand Walsin Esterházy fut suivi de rassemblements antisémites pendant lesquels des représentations de Mathieu Dreyfus étaient brûlées.

Le 13 janvier 1898, Émile Zola publie dans *l'Aurore* J'accuse...! Lettre ouverte au président de la République. Il y rassemble, de manière plus ou moins précise, toutes les données qui existent sur l'affaire Dreyfus. L'objectif de cet article, pour Emile Zola, était de passer en procès pour ré-évoquer les cas d'Alfred Dreyfus et de Ferdinand Walsin Esterházy. Le procès a bien lieu mais l'accusation a bien fait attention (justement pour éviter de remettre l'affaire Dreyfus sur le tapis) à limiter les débats autour de l'article d'Émile Zola. L'ambiance est imprégnée de violence : les nationalistes organisent des émeutes et Émile Zola doit être protégé par la police à chaque sortie de procès.

C'est à ce moment que le mouvement ouvrier, qui était resté éloigné de l'Affaire considérant globalement de manière non-dialectique que ce n'était qu'une affaire entre bourgeois, commence à se mobiliser face à l'agitation nationaliste de plus en plus menaçante. Ainsi, de nombreuses émeutes opposent les militants socialistes et anarchistes aux ligues nationalistes et toute la presse du mouvement ouvrier prend fait et cause pour Alfred Dreyfus. Le mouvement ouvrier avait compris que l'agitation nationaliste et la propagande antisémite en train de se répandre dans les masses étaient des pièges mortels.

A la fin de ce procès, Émile Zola est d'ailleurs condamné à un an de prison et à 3 000 francs d'amende, la peine maximale pour ce dont on l'accusait. Jules Renard écrit alors :

« À partir de ce soir, je tiens à la République, qui m'inspire un respect, une tendresse que je ne me connaissais pas. Je déclare que le mot Justice est le plus beau de la langue des hommes, et qu'il faut pleurer si les hommes ne le comprennent plus. »

Un pourvoi en cassation est demandé : la

cour de Cassation (et non le Conseil de guerre) doit révéifier le déroulement du procès mais les accusés ne peuvent pas être rejugés. Cette procédure aboutit à un procès d'Émile Zola demandé par le Conseil de guerre. Ce dernier porte plainte pour diffamation suite au pourvoi en cassation car ce pourvoi signifie qu'il a mal fait son travail.

L'avocat d'Émile Zola, sentant le climat délétère qui règne, le pousse alors à quitter la France pour l'Angleterre, ce qu'il fait. Et, en effet, les accusés sont à nouveau condamnés. Le colonel Marie-Georges Picquart se retrouve, une fois de plus, en prison. Les émeutes antisémites deviennent monnaie-courante durant toute l'année 1898.

A cette époque, le nouveau ministre de la guerre, Godefroy Cavaignac s'attèle à vouloir montrer définitivement la culpabilité d'Alfred Dreyfus. Le 7 juillet 1898, il présente à la chambre des députés 3 preuves qui, selon lui, sont incontestables. Ces preuves n'ayant pas été communiquées à la défense lors du procès de son mari, Lucie Dreyfus saute sur l'occasion pour demander son annulation. Le colonel Marie-Georges Picquart, quant à lui, soutient qu'il est capable de prouver la nullité de ces 3 preuves. Il écope de 11 mois de prison.

Le ministre de la guerre Godefroy Cavaignac veut alors en avoir le cœur net : il reprend l'enquête concernant le commandant Ferdinand Walsin Esterházy et le commandant Hubert-Joseph Henry, accusateur d'Alfred Dreyfus lors de son procès. Au terme de longs interrogatoires, les deux finissent par avouer : le premier ses rapports avec les militaires, le second le « faux Henry », bordereau a créé de toutes pièces. Et le lendemain, le 31 août 1898, le commandant Hubert-Joseph Henry se suicide.

La requête de Lucie Dreyfus peut alors aboutir. Les antisémites réagissent de plus belle. Charles Mauras écrit ainsi, dans la *Gazette de France*, que le commandant Hubert-Joseph Henry avait été le « serviteur héroïque des grands intérêts de l'État ». *La libre parole*, en

décembre 1898, lança une grande souscription au profit de la malheureuse veuve du si grand commandant qu'a été Hubert-Joseph Henry. Ce furent environs 14 000 personnes qui répondirent à l'appel, accompagnant leur don de lettres incisives, voire haineuses.

Le 14 février 1898 paraît, dans *Le Figaro*, la très célèbre caricature de Caran d'Ache (de son vrai nom Emmanuel Poiré), dessinateur satirique antidreyfusard, qui montre un dîner de famille petit-bourgeois. La légende du premier dessin dit : « Surtout ! ne parlons pas de l'Affaire Dreyfus ! » et celle de la deuxième : « ...Ils en ont parlé... ». Il est à noter d'ailleurs que cette caricature apparaît dans de nombreux livres d'histoire mais qu'il n'est jamais précisé que son auteur était antisémite.

En effet, Caran d'Ache fonde en 1898 l'hebdomadaire *Psst...!* qui ne manque pas de déverser un flot d'articles antidreyfusards et antisémites. Pour revenir à la caricature, l'idée qu'elle véhicule est que l'affaire Dreyfus est une catastrophe mais dans la mesure où elle dérange les placides dîners bourgeois.

Ce que veut mettre en avant Caran d'Ache est que la polémique sur l'Affaire Dreyfus, menée par les intellectuels démocrates dreyfusards et appuyée par la gauche socialiste, serait un moyen de diviser les français, une attaque contre l'unité nationale. Et que donc cette polémique servirait les intérêts étrangers (en l'occurrence les intérêts allemands) de la même manière que les Juifs sont vus comme un "corps étrangers" complotant contre la France.

Le 10 septembre 1898, la révision du procès reçoit un avis négatif de la part de l'armée. Mais le gouvernement, lui, vote le pourvoi en cassation le 26 septembre. Les antidreyfusards se déchaînent et le nationalisme se débride. Paul Déroulède, poète nationaliste et président la Ligue des Patriotes (la plus importante ligue d'extrême-droite de cette époque) déclare : « S'il faut faire la guerre civile, nous la ferons. »

D'ailleurs, durant les funérailles du président Felix Faure, le 23 février 1899, opposé à la

révision du procès d'Alfred Dreyfus, il tente un coup d'état en dirigeant le général Roget et ses troupes pour prendre l'Élysée. Il est finalement arrêté et condamné. C'est alors Émile Louvet, quant à lui soutien de la révision du procès, qui est élu président. Le climat reste tendu : l'extrême-droite continue de manifester et, le 4 juin, le président Émile Louvet est agressé sur un champ de course.

L'Arrêt de renvoi de l'Affaire au Conseil de Guerre est publié le 3 juin 1899. Émile Zola rentre en France, le colonel Marie-Georges Picquart est libéré et, le 9 juin 1899, Alfred Dreyfus quitte enfin l'île du Diable pour la France, restant tout de même emprisonné jusqu'à la révision de son procès le 7 août 1899. Procès durant lequel, à Paris, des émeutes provoquées par des agitateurs antisémites et nationalistes continuent d'avoir lieu. Et, contre toute attente, le 9 septembre 1899, Alfred Dreyfus est à nouveau condamné.

L'avocat de ce dernier lui propose alors de demander la grâce. D'abord contre cette idée – car accepter la grâce signifie accepter la culpabilité – Alfred Dreyfus, fatigué par la durée de toute cette affaire et encouragé par Mathieu Dreyfus et Bernard Lazare, finit par accepter. Le décret est signé le 19 septembre, Alfred Dreyfus est gracié et enfin libéré le 21 septembre 1899. Le 17 novembre 1899, son avocat dépose une loi d'amnistie couvrant « tous les faits criminels ou délictueux connexes à l'Affaire Dreyfus ou ayant été compris dans une poursuite relative à l'un de ces faits ». Dès lors, la presse se désintéressera de l'affaire.

Malgré toutes ces procédures, Alfred Dreyfus n'était toujours pas innocenté. Ce n'est qu'en 1904, avec le début d'une nouvelle révision du procès, qu'une enquête minutieuse commence. Celle-ci s'étale sur deux ans, et, le 13 juillet 1906, Alfred Dreyfus est innocenté et réintégré partiellement (c'est-à-dire avec un grade inférieur) dans l'armée.

L'Affaire Dreyfus a été un tournant important de l'Histoire moderne de France. Elle

a vu la victoire de l'option moderniste, laïque et pédagogue comme définition de la République bourgeoise grâce à l'appui momentané du mouvement ouvrier. Elle a aussi été l'occasion de la diffusion massive de l'antisémitisme et l'a vu prendre une place centrale dans l'idéologie nationaliste française. Cette affaire a d'ailleurs durablement marqué les masses juives du monde entier en montrant que la question juive n'était pas ré solvable dans le cadre du capitalisme qui se sont donc rapproché du mouvement socialiste de manière très large.

14. Les fausses avant-gardes du futurisme et du Cercle Proudhon

Avec l'affaire Dreyfus, le nationalisme a compris que la république bourgeoise avait réussi à s'affirmer, à atteindre un certain niveau de modernité. Il y a alors eu la tentative de dépasser clivage monarchie / république, en appelant à une république aristocratique.

Trois appels vont avoir un succès très important. Si le premier, formulé par le Cercle Proudhon, n'aura jamais qu'un succès intellectuel, les manifestes surréaliste et futuriste vont avoir des succès fulgurants.

Dans les trois cas, la bourgeoisie va soutenir la genèse et le développement de ces fausses avant-gardes, devant happer les forces vives intellectuelles de la révolution pour les conduire dans la rébellion esthétique.

Le Cercle Proudhon est une tentative s'appuie directement sur les enseignements de Georges Sorel et de Pierre-Joseph Proudhon. Dès janvier 1909, le Comité d'action des syndicats royalistes dépose une gerbe sur la tombe de ce dernier, avec un bandeau où est inscrit

A P. J. Proudhon, au patriote français qui combattit le principe des nationalités en Europe, au justicier socialiste qui dénonça les crimes sociaux de la Révolution, et les

mensonges économiques du collectivisme juif, à l'immortel auteur du Principe fédératif.

C'est Edouard Berth, disciple de Georges Sorel, qui joue le rôle de théoricien. Dans Le centenaire de Proudhon, 1809-1909, il résume ainsi ce qui va être la conception au cœur du « socialisme national » :

« Il appartient aux syndicalistes révolutionnaires, tout pénétrés d'esprit guerrier, et qui veulent, par la grève, cette forme économique de la guerre, exalter le travailleur en tant que travailleur et engendrer la morale des producteurs en partant du point d'honneur syndical, de redonner au monde moderne le sens d'une culture héroïque fondée sur le travail. »

On retrouve également Georges Valois, qui sera dans les années 1920 le premier à se revendiquer du fascisme, avec le Faisceau en 1925, puis le Parti Républicain Syndicaliste en 1928. ; il est l'auteur de l'article explicatif de la formation du Cercle Proudhon, dans son premier cahier, Pourquoi nous rattachons nos travaux à l'esprit proudhonien (1ère conférence publique du Cercle Proudhon, 16 décembre 1911).

Georges Valois salue la naissance de cette union de nationalistes et d'antidémocrates issus du courant syndicaliste révolutionnaire, dans l'esprit de Georges Sorel et la « déception » des conséquences de l'affaire Dreyfus. On peut lire dans la déclaration :

« Les Français qui se sont réunis pour fonder le Cercle Proudhon sont tous nationalistes. Le patron qu'ils ont choisi pour leur assemblée leur a fait rencontrer d'autres Français qui ne sont pas nationalistes, qui ne sont pas royalistes et qui se joignent à eux pour participer à la vie du Cercle et à la rédaction des Cahiers. »

Le programme est celui d'une révolution conservatrice. Dans la déclaration, on lit ainsi :

« Ramenée parmi nous pour instaurer le règne de la vertu, [la démocratie] tolère et encourage toutes les licences. Elle est théoriquement un régime de liberté ; pratiquement, elle a horreur des libertés concrètes, réelles, et elle nous a livrés à quelques grandes compagnies de pillards, politiciens associés à des financiers ou dominés par eux, qui vivent de l'exploitation des producteurs.

La démocratie enfin a permis, dans l'économie et dans la politique, l'établissement du régime capitaliste qui détruit dans la cité ce que les idées démocratiques dissolvent dans l'esprit, c'est-à-dire la nation, la famille, les mœurs, en substituant la loi de l'or aux lois du sang.

La démocratie vit de l'or et d'une perversion de l'intelligence. Elle mourra du relèvement de l'esprit et de l'établissement des institutions que les Français créent ou re créent pour la défense de leurs libertés et de leurs intérêts spirituels et matériels. »

Pierre-Joseph Proudhon est le trait d'union dans la lutte du sang contre l'or. La déclaration affirme que :

« Proudhon, c'est la France éternelle qui subit au XIX^e siècle l'anarchie intellectuelle du XVII^e siècle, qui continue de répéter les paroles insensées imposées à sa mémoire, mais dont les mains paysannes, ouvrières, formées par le labeur aux arts de la vie, reproduisent les gestes traditionnels du travail, et dont l'intelligence, disciplinée par les siècles, recherche l'ordre dans ce monde nouveau où elle n'aperçoit plus que les signes du désordre. »

Le nationalisme français qui est ici mis en avant est profondément antisémite, opposé en tout point au marxisme, ce qui fournit la base d'une haine farouche de la culture allemande (dans l'article intitulé Proudhon, Edouard Berth sous le pseudonyme de Jean Darville explique que « la lourdeur germanique ne comprendra jamais le composé rare que constitue l'ordre français, fait de liberté, d'ironie et d'unité profonde »).

Cependant, Charles Maurras ne soutiendra pas le mouvement alors que l'Action française se

développe, et les syndicalistes révolutionnaires du Cercle Proudhon refuseront toute logique aboutissant au politique. Cette tentative de formuler un authentique mouvement fasciste ne pouvait qu'échouer.

C'est ce qui explique la genèse de nouvelles « avant-gardes » dans le domaine des arts dits modernes. Les artistes décadents sont des figures politiques, mais l'irrationalisme prédomine tellement qu'une formulation cohérente est impossible, d'où la mise en avant d'un « style. »

C'est dans le très conservateur quotidien français *Le Figaro* que l'italien Filippo Tommaso Marinetti publie en 1909 son manifeste futuriste, ode patriarcale faisant l'éloge de la violence et du rejet de la culture. Voici un long extrait du manifeste :

« Fondation et Manifeste du Futurisme :

Nous avons veillé toute la nuit, mes amis et moi, sous des lampes de mosquée dont les coupes de cuivre aussi ajourées que notre âme avaient pourtant des cœurs électriques. Et tout en piétinant notre native paresse sur d'opulents tapis Persans, nous avons discuté aux frontières extrêmes de la logique et griffé le papier de démentes écritures.

Un immense orgueil gonflait nos poitrines, à nous sentir debout tout seuls, comme des phares ou comme des sentinelles avancées, face à l'armée des étoiles ennemies, qui campent dans leurs bivouacs célestes. Seuls avec les mécaniciens dans les infernales chaufferies des grands navires, seuls avec les noirs fantômes qui fourragent dans le ventre rouge des locomotives affolées, seuls avec les ivrognes battant des ailes contre les murs!

Et nous voilà brusquement distraits par le roulement des énormes tramways à double étage, qui passent sursautant, bariolés de lumières, tels les hameaux en fate que le Pô débordé ébranle tout à coup et déracine, pour les entraîner, sur les cascades et les remous d'un déluge, jusqu'à la mer.

Puis le silence s'aggrava. Comme nous écoutions la prière exténuée du vieux canal et crisser les os des palais moribonds dans leur barbe de verdure, soudain rugirent sous nos fenêtres les automobiles affamées.

- Allons, dis-je, mes amis ! Partons ! Enfin la Mythologie et l'Idéal mystique sont surpassés.

Nous allons assister à la naissance du Centaure et nous verrons bientôt voler les premiers Anges ! Il faudra ébranler les portes de la vie pour en essayer les gonds et les verrous !...

Partons! Voilà bien le premier soleil levant sur la terre !... Rien n'égale la splendeur de son épée rouge qui s'escrime pour la première fois, dans nos ténèbres millénaires. Nous nous approchâmes des trois machines renâclantes pour flatter leur poitrail. Je m'allongeai sur la mienne comme un cadavre dans sa bière, mais je ressuscitai soudain sous le volant - couperet de guillotine - qui menaçait mon estomac. (...)

Alors, le visage masqué de la bonne boue des usines, pleine de scories de métal, de sueurs inutiles et de suie céleste, portant nos bras foulés en écharpe, parmi la plainte des sages pêcheurs à la ligne et des naturalistes navrés, nous dictames nos premières volontés à tous les hommes vivants de la terre:

1. Nous voulons chanter l'amour du danger, l'habitude de l'énergie et de la témérité.
2. Les éléments essentiels de notre poésie seront. le courage, l'audace et la révolte.
3. La littérature ayant jusqu'ici magnifié l'immobilité pensive, l'extase et le sommeil, nous voulons exalter le mouvement agressif, l'insomnie fiévreuse, le pas gymnastique, le saut périlleux, la gifle et le coup de poing.
4. Nous déclarons que la splendeur du monde s'est enrichie d'une beauté nouvelle la beauté de la vitesse. Une automobile de course avec son coffre orné de gros tuyaux tels des serpents à l'haleine explosive... Une automobile rugissante, qui a l'air de courir sur de la mitraille, est plus belle que la Victoire de Samothrace.
5. Nous voulons chanter l'homme qui tient le volant, dont la tige idéale traverse la Terre, lancée elle-même sur le circuit de son orbite.
6. Il faut que le poète se dépense avec chaleur, éclat et prodigalité, pour augmenter la ferveur enthousiaste des éléments primordiaux.
7. Il n'y a plus de beauté que dans la lutte. Pas de chef-d'œuvre sans un caractère agressif. La poésie doit être un assaut violent contre les forces inconnues, pour les sommer de se coucher devant l'homme.
8. Nous sommes sur le promontoire extrême des siècles !... A quoi bon regarder derrière nous, du moment qu'il

nous faut défoncer les vantaux mystérieux de l'Impossible? Le Temps et l'Espace sont morts hier. Nous vivons déjà dans l'absolu, puisque nous avons déjà créé l'éternelle vitesse omniprésente.

9. Nous voulons glorifier la guerre - seule hygiène du monde, - le militarisme, le patriotisme, le geste destructeur des anarchistes, les belles Idées qui tuent, et le mépris de la femme.

10. Nous voulons démolir les musées, les bibliothèques, combattre le moralisme, le féminisme et toutes les lâchetés opportunistes et utilitaires.

11. Nous chanterons les grandes foules agitées par le travail, le plaisir ou la révolte; les ressacs multicolores et polyphoniques des révolutions dans les capitales modernes; la vibration nocturne des arsenaux et des chantiers sous leurs violentes lunes électriques; les gares gloutonnes avaleuses de serpents qui fument; les usines suspendues aux nuages par les ficelles de leurs fumées; les ponts aux bords de gymnastes lancés sur la coutellerie diabolique des fleuves ensoleillés; les paquebots aventureux flairant l'horizon; les locomotives au grand poitrail, qui piaffent sur les rails, tels d'énormes chevaux d'acier bridés de longs tuyaux, et le vol glissant des avions, dont l'hélice a des claquements de drapeau et des applaudissements de foule enthousiaste.

C'est en Italie que nous lançons ce manifeste de violence culbutante et incendiaire, par lequel nous fondons aujourd'hui le Futurisme, parce que nous voulons délivrer l'Italie de Sa gangrène de professeurs, d'archéologues, de cicérones et d'antiquaires. (...)

Vos objections? Assez! Assez! Je les connais! C'est entendu! Nous savons bien ce que notre belle et fausse intelligence nous affirme. - Nous ne sommes, dit-elle, que le résumé et le prolongement de nos ancêtres. - Peut-être! Soit!... Qu'importe?... Mais nous ne voulons pas entendre! Gardez-vous de répéter ces mots infâmes! Levez plutôt la tête!

Debout sur la cime du monde, nous lançons encore une fois le défi aux étoiles!

Milan - Via Senato, 2

Filippo Tommaso Marinetti »

Cet appel à l'irrationalisme est exactement le même que fera André Breton avec le manifeste du surréalisme, vingt ans plus tard, dans le chaos des années 1920, attirant des sympathisants du

communisme dans les mailles de l'irrationalisme surréaliste.

15. Entre divertissement décadent et occultisme

Malgré le boulangisme qui a frisé le putsch militaire, malgré la tentative de coup d'État monarchiste, malgré l'affaire Dreyfus, malgré les attentats anarchistes, l'atmosphère bourgeoise est finalement très calme.

En 1887 – 1889 est ainsi construite la Tour Eiffel, œuvre empreinte du culte de l'ingénieur à la française, incarnant de toute sa masse l'idée d'écrasement de la nature. La Tour Eiffel s'inscrit pleinement dans l'esprit de la bourgeoisie française gouverné par la rationalité insensible, à la René Descartes, qui compartimente et géométrise la nature.

Construite pour l'Exposition universelle, elle était à l'époque la plus haute construction humaine et de très loin, puisque la tour atteignait 300 mètres quand le précédent « record » s'établissait à 169 mètres (le Washington Monument aux États-Unis). L'étrangeté de la construction va de pair avec l'esprit prétendument touche à tout et original de la bourgeoisie, dont la bande originale est composée par Claude Debussy (1862-1918).

Vide de toute dimension épique, la musique de Claude Debussy est simplement douce, en se voulant mystérieuse. Elle est sans mélodie, juste lisse comme une danse bourgeoise et le sentiment bourgeois de « liberté » qui va avec. La musique de Claude Debussy est ainsi semblable à la poésie de son ami Stéphane Mallarmé : sensorielle sans aucune construction sérieuse, sans but. C'est l'art pour l'art, la dissonance utilisée pour renforcer l'aspect individuel sensible.

Si nous portons un regard historique sur toute classe décadente, nous trouvons toujours le « grotesque » et la disharmonie, le manque

d'âme, et Claude Debussy est l'expression de ce grotesque et de cette disharmonie de la bourgeoisie française. Claude Debussy manque d'âme, il appelle l'auditeur et l'auditrice à un plaisir individualiste ; non pas que les sentiments ne puissent pas être personnels - mais ces sentiments ont nécessairement une dimension universelle : l'amour, la compassion, la symbiose.

Claude Debussy en a bien entendu fait toute une conception :

« J'ai voulu que l'action ne s'arrêtât jamais, qu'elle fût continue, ininterrompue. La mélodie est antilyrique. Elle est impuissante à traduire la mobilité des âmes et de la vie.

Je n'ai jamais consenti à ce que ma musique brusquât ou retardât, par suite d'exigences techniques, le mouvement des sentiments et des passions de mes personnages. Elle s'efface dès qu'il convient qu'elle leur laisse l'entière liberté de leurs gestes, de leurs cris, de leur joie ou de leur douleur. »

A côté de ces grandes réalisations et des fantasmes de Jules Verne, de la musique fade et anti-mélodique de Claude Debussy, la bourgeoisie se laisse aller : une œuvre aussi misérable, sans aucun sens ni aucune valeur, aussi insipide et vide que *Cyrano de Bergerac* d'Edmond Rostand est célébré sans limites en 1897.

La pièce reçut un accueil incroyable de la part de la bourgeoisie, heureuse qu'il ne puisse y avoir rien dans une pièce. Le ministre des finances Georges Cochery se précipita dans la loge pour venir épingle sa propre légion d'honneur sur la poitrine de Rostand, affirmant en même temps : « Je me permets de prendre un peu d'avance ».

L'auteur de l'infâme *Cyrano de Bergerac* eut même droit à sa propre légion d'honneur, de manière expresse, quelques jours après, pour le 1er janvier 1898 !

Plus de la moitié des vers de la pièce sont

prononcés par un personnage simpliste sorti tout droit du niveau culturel du XVII^e siècle, dans une pièce qui anéantit le romantisme dans une démarche commerciale sans envergure, associée à un esprit de comédie ultra-simpliste.

Cet esprit est propre à l'époque, avec la comédie de boulevard, si aimée de la bourgeoisie en raison de ses entourloupes, ses cocufiages, etc. : c'est l'esprit minable des vaudevilles, avec Georges Feydeau et Georges Courteline, aux œuvres aux titres si évocateurs (*Mais n'te promène donc pas toute nue !* ; *La Duchesse des Folies-Bergères* ; *Hortense, couche-toi !* ; *La Paix chez soi*, etc.).

La bourgeoisie, l'esprit patriarcal prédominant bien sûr, se précipite également aux cabarets. Les cabarets parisiens deviennent un symbole de la « gaieté » bourgeoise, le cabaret du Moulin rouge, ouvert en 1889, devient le symbole mondial de cet esprit bourgeois coquetant avec la décadence.

À côté de cela, il y a d'autres lieux célèbres comme le Chat noir et les Folies Bergères, à l'atmosphère décadente, rassemblant une foule hétéroclite prête à suivre la bourgeoisie, à la servir.

Le peintre Henri de Toulouse-Lautrec (1864-1901), peintre de cette réalité, est célébré de la même manière que les thèmes de ses tableaux sont célébrés. Henri de Toulouse-Lautrec avait même une chambre à demeure dans un haut lieu de la prostitution, La Fleur blanche. Adeptes de l'absinthe quotidienne mélangée au cognac, il finira syphilitique et alcoolique, à 36 ans.

Cette ambiance de divertissement décadent va de pair avec la diffusion massive de l'occultisme, avec des gens comme Stanislas de Guaita (1861-1897, ami d'enfance et camarade de classe de Maurice Barrès), qui fonda l'Ordre Kabbalistique de la Rose-Croix avec Joséphin Péladan (1850-1915), écrivain et critique d'art ayant eu une grande influence, même si le théoricien le plus marquant fut Gérard Encausse, dit Papus (1865-1916).

La croyance en l'accès au surnaturel devient une tendance très significative au sein de la bourgeoisie, notamment chez les artistes et le personnel médical (médecins, pharmaciens, chimistes) qui s'imaginent pouvoir « passer » dans « l'autre monde », l'au-delà, et récupérer des informations sur le nôtre.

Selon Stanislas de Guaita, les drogues sont un moyen utilisable pour découvrir l'au-delà :

« La Coca, comme le Haschich, mais à d'autres titres, exerce sur le corps astral une action directe et puissante ; son emploi coutumier dénoue, en l'homme, certains liens compressifs de sa nature hyperphysique, – liens dont la persistance est pour le plus grand nombre une garantie de salut. Si je parlais sans réticences sur ce point-là, je rencontrerais des incrédules, même parmi les occultistes. Je dois me borner à un conseil. – Vous qui tenez à votre vie, à votre raison, à la santé de votre âme, évitez comme la peste les injections hypodermiques de cocaïne. Sans parler de l'habitude qui se crée fort vite (plus impérieuse encore, plus tenace et plus funeste cent fois que toute autre du même genre), un état particulier a pris naissance. »

Le Serpent de la Genèse, première septaine, chap. V : L'arsenal du sorcier

C'est bien sûr Guy de Maupassant, avec la fabuleuse nouvelle *Le Horla*, qui a résumé le mieux l'ambiance qui pouvait être celle dans la démarche des occultistes.

Voici justement comment Victor Blanchard, secrétaire général du « congrès spiritualiste » qui s'est tenu en juin 1908, donne de la manière suivante son point de vue sur l'occultisme.

Victor Blanchard était, il faut le noter, pas moins que Chef et secrétaire rapporteur du service central et du service archiviste de la Chambre des Députés, ainsi que président de l'Amicale des fonctionnaires. Il est important de le savoir quand on voit la dimension délirante d'un courant bourgeois extrêmement puissant.

« Dans le Monde profane, on se figure généralement que l'Occultisme ne s'occupe

que de l'évocation magique des esprits de la Nature ou de ceux des humains décédés, des envoûtements d'amour ou de haine, des guérisons magnétiques, de la prédiction de l'avenir individuel ou collectif et même de la fabrication de la pierre philosophale.

C'est là une grave erreur qu'il convient de dissiper tout de suite.

Comme l'indique le programme que nous vous avons adressé, le domaine de l'OCCULTISME est aussi vaste que varié. Et quelques-uns d'entre vous seront peut-être fort étonnés d'apprendre que l'Hermétisme embrasse, en tant que Métaphysique réelle et supérieure, la philosophie, les sciences mathématiques, physiques, chimiques, naturelles médicales et sociales, les arts et les diverses religions terrestres.

En outre des principes ésotériques qu'il a acquis par ses recherches pénibles et parfois dangereuses, le véritable adepte doit donc posséder une instruction générale assez complète. Ce n'est qu'à cette condition qu'il pourra se livrer à une propagande féconde en résultats individuels et sociaux. Il ne craindra pas ainsi de passer pour un charlatan avide de gloire, d'argent ou de pouvoir; et, dès lors, il agira plus efficacement sur l'Humanité.

La Doctrine qui excite tant votre curiosité n'est pas nouvelle, quoiqu'en disent certains critiques d'histoire philosophique.

C'est dans les plus fameux Sanctuaires de l'Inde et d'Égypte - héritiers de la Sagesse traditionnelle des Noirs, des Atlantes et des Lémuriens - que la SCIENCE OCCULTE prit naissance, si nous nous en tenons aux documents purement historiques.

De là, l'Esotérisme se répandit en Chine, dans l'Iran, en Chaldée, en Palestine, en Grèce, à Rome, dans les Gaules, en Germanie, et sur toute la surface de la Terre.

N'oublions pas que cette philosophie, à la fois humaine et divine, inspira puissamment tous les fondateurs des grandes religions antiques, entre autres Ram ou Lam, Confucius, Krishna, Zoroastre, Moïse et Bouddha. C'est d'elle que les célèbres législateurs des siècles passés tirèrent leurs plus sages institutions. C'est à cette source sublime que la plupart des poètes, des philosophes et des savants de l'Antiquité et des Temps modernes, puisèrent bon nombre d'idées grandioses ou géniales. C'est elle qu'on retrouve enfouie sous les textes littéral de tous les Livres saints d'Orient ou d'Occident, dans les paraboles de Jésus et jusque dans les épîtres de saint Paul:

C'est elle que possédèrent certains Pères

de l'Église, les Gnostiques, les Troubadours, les Trouvères, les Alchimistes, les Chefs des Corporations ouvrières du Moyen Age et que l'élite intellectuelle des Templiers, qui avaient échappé à la torture et au bûcher, transmit plus tard, par l'intermédiaire des Rose-croix, aux Francs-maçons et aux Martinistes.

L'HERMETISME est la synthèse scientifique, philosophique, religieuse et sociale du passé et du présent comme elle sera, sans doute, celle de l'avenir.

Le théologien, le philosophe, le savant, le médecin, le moraliste ou le sociologue qui voudront bien se donner la peine d'étudier l'OCCULTISME, sans aucun parti pris, y trouveront, avec la solution de bien des énigmes théogoniques, cosmogoniques, androgoniques et sociologiques, les éléments mêmes de la vivification de leurs connaissances actuelles et de la régénération du corps humain, de l'âme humaine et de toute la société.

L'historien, le littérateur et l'artiste profiteront largement aussi de ces études, quelque peu abstraites.

Le premier y découvrira l'explication de beaucoup de faits obscurs et troublants; le second pénétrera aisément le sens de bien des légendes antiques ou de fables orientales apparemment absurdes et il déchiffrera mieux les mystères de l'âme humaine; le troisième contempera, sans jamais se lasser, les différentes formes que revêt la Suprême Beauté, tant en ce monde que sur les autres plans de l'Univers manifesté et, conséquemment, il sera à même d'en donner des expressions physiques plus adéquates que celles qu'il a fournies jusqu'ici.

Quant à ceux que tourmente l'angoissant et grave problème de l'HYPERPHYSIQUE et du LENDEMAIN de la MORT, ils déduiront bientôt de l'exposé de nos doctrines, comme nous l'espérons, la certitude rationnelle et expérimentale de l'immortalité de leur principe conscient et spirituel; ils apprendront que la DIVINITE veut le bonheur de toutes ses créatures, et que le Ciel, le Purgatoire et l'Enfer des théologiens naïfs ne sont que les diverses situations morales ou physiques dans lesquelles notre âme peut se trouver au cours de son éternelle carrière; ils sauront que la Réincarnation, enseignée dans tous les Mystères antiques, ainsi que par la primitive Eglise chrétienne et les Initiations modernes, est l'un des multiples moyens employés par la SOUVERAINE BONTE en vue de hâter l'évolution animique, intellectuelle et spirituelle de chacun d'entre nous; ils verront que l'homme élabore sans cesse les

conditions qui doivent présider à ses vies successives dans l'espace et dans le temps; ils reconnaîtront que les Humains sont tous solidaires les uns des autres non seulement en actions, mais aussi en paroles et surtout en pensées. C'est alors qu'ils prépareront consciemment l'Avènement sur Terre de la Véritable Fraternité et du Règne du Saint-esprit, ou de la Science alliée à la Foi, de la Raison unie à l'Intuition, durable et céleste fusion que la fête de la Pentecôte symbolise si bien. »

16. La propagande anarchiste « par le fait »

La Belle époque de la bourgeoisie a produit un phénomène très particulier : une rébellion à la fois individuelle et sociale, avec des actions tentant d'ailleurs de combiner élan individuel et esthétique : l'esprit fasciste est déjà là.

On a en effet une tentative de remettre à zéro la société, à travers des actions purement individuelles visant le bourgeois. C'est la « propagande par le fait » qui est la stratégie politique à laquelle adhèrent nombre d'anarchistes à la fin du XIXe siècle. Cette stratégie consiste à adopter le « fait insurrectionnel », c'est-à-dire des moyens d'action individuels violents allant de l'assassinat à l'incendie, en passant par l'empoisonnement ou le pillage, comme moyen de répandre l'idéologie anarchiste.

La cible, c'est celui qui a un style de vie bourgeois, c'est le bourgeois, ennemi de la libération individuelle et exploiteur. La référence à l'utopie sociale collectiviste est encore présente, mais elle s'effiloche devant l'esthétique du geste.

Ainsi, en théorie, l'idée est, grâce à ces actions violentes, de marquer les esprits pour que les gens, eux aussi, en viennent à se révolter : du chaos général est censé sortir l'ordre. Les anarchistes pensent alors en majorité que lorsque le nombre de gens ainsi mobilisés par les actions individuelles sera suffisant, alors il sera

possible de réaliser la révolution.

En pratique, on est dans une sorte d'aristocratie où les individus se mettent en scène, par des attentats individuels.

Le premier événement qui s'est produit en France est le fait d'Emile Florion. Ce dernier était un ouvrier tisseur de 23 ans qui est arrivé à Paris avec le projet de tuer Léon Gambetta. N'ayant pu l'atteindre, il décide le 20 octobre 1881 de tirer sur le premier bourgeois venu, qui sera finalement le docteur Meymar. Emile Florion ne parvient pas à ses fins et est condamné à 20 ans de travaux forcés.

D'autres actions individuelles vont suivre : le 16 novembre 1883, Paul-Marie Curien, 17 ans, décide d'assassiner Jules Ferry ; quelques mois plus tard, dans la banlieue de Marseille, Louis Chaves tue la supérieure d'un couvent et blesse grièvement sa sous-directrice ; le 5 mars 1886, Charles Gallo lance une bouteille d'acide prussique dans l'enceinte de la Bourse de Paris, puis tire trois coups de revolver sans blesser personne.

Mais c'est avec les attentats à la bombe que les anarchistes vont véritablement défrayer la chronique. Le 11 mars 1892, Ravachol dépose une bombe au 1er étage de l'immeuble où habite un magistrat qui avait fait condamner 3 militants anarchistes. Ce dernier en sort cependant indemne car il habitait en réalité au 4ème étage.

Le 15 mars 1892, c'est la caserne de Lobau qui est la cible d'une bombe, attentat organisé par Théodule Meunier. Le 27 mars 1892, Ravachol dépose une bombe dans un immeuble rue de Clichy. Il sera arrêté le 30 mars sur témoignage d'un garçon de café à qui il avait fait part de ses idées anarchistes. En représailles, le 25 avril, une bombe explose dans le restaurant où travaillait le garçon de café.

Le 8 novembre 1892, Emile Henry fait parvenir une bombe au sein d'un commissariat de police. Le 9 décembre 1893, Auguste Vaillant lance une bombe chargée de clous et de plomb dans la chambre des députés pour venger

Ravachol et protester contre la politique de répression du gouvernement. Auguste Vaillant sera également condamné à mort le 5 février 1894.

Le 12 février 1894, Emile Henry fait sauter une bombe au café Terminus (dans un quartier bourgeois de Paris). Il est condamné à mort le 21 mai 1894. Le 24 juin 1894, Sante Geronimo Caserio, anarchiste italien, tue le président Marie François Sadi Carnot d'un coup de couteau au foie.

Symbole de l'esthétique anarchiste : Caserio n'a pas essayé pas de fuir après son geste, dansant autour de la voiture du président en criant « Vive l'anarchie ! » L'anarchisme est alors, plus qu'une idéologie organisée, une esthétique de la rébellion et une initiative ultra-individualiste, tout à fait dans l'esprit de la fin du XIXe siècle.

L'ensemble de ces actions vise les bourgeois identifiés comme les responsables de la misère des masses, mais les masses ne sont jamais considérées comme devant être protagonistes. La possibilité même qu'elles puissent l'être semble impossible, en raison du succès social-chauvin de la social-démocratie à la française, ultra-réformiste. L'anarchisme terroriste est une réponse à cet opportunisme, une autre variante étant le pur « syndicalisme », radicalement anti-politique.

Dans les deux cas, on a une démarche contournant le réformisme, au lieu de lui dérober le sol sous ses pieds.

Voici la déclaration que fait Émile Henry au jury lors de son procès, témoignant de la philosophie anarchiste terroriste et montrant déjà comme elle s'éloigne du socialisme :

« Vous connaissez les faits dont je suis accusé : l'explosion de la rue des Bons-Enfants qui a tué cinq personnes et déterminé la mort d'une sixième, l'explosion du café Terminus, qui a tué une personne, déterminé la mort d'une seconde et blessé un certain nombre d'autres, enfin six coups de revolver tirés par moi sur ceux qui me poursuivaient

après ce dernier attentat.

Les débats vous ont montré que je me reconnais l'auteur responsable de ces actes.

Ce n'est pas une défense que je veux vous présenter. Je ne cherche en aucune façon à me dérober aux représailles de la société que j'ai attaquée. D'ailleurs je ne relève que d'un seul Tribunal, moi-même ; et le verdict de tout autre m'est indifférent. Je veux simplement vous donner l'explication de mes actes et vous dire comment j'ai été amené à les accomplir.

Je suis anarchiste depuis peu de temps. Ce n'est guère que vers le milieu de l'année 1891 que je me suis lancé dans le mouvement révolutionnaire. Auparavant, j'avais vécu dans des milieux totalement imbus de la morale actuelle. J'avais été habitué à respecter et même à aimer les principes de patrie, de famille, d'autorité et de propriété. Mais les éducateurs de la génération actuelle oublient trop fréquemment une chose, c'est que la vie, avec ses luttes et ses déboires, avec ses injustices et ses iniquités, se charge bien, l'indiscrète, de dessiller les yeux des ignorants et de les ouvrir à la réalité.

C'est ce qui m'arriva, comme il arrive à tous. On m'avait dit que cette vie était facile et largement ouverte aux intelligents et aux énergiques, et l'expérience me montra que seuls les cyniques et les rampants peuvent se faire une place au banquet. On m'avait dit que les institutions sociales étaient basées sur la justice et l'égalité, et je ne constatais autour de moi que mensonges et fourberies. Chaque jour m'enlevait une illusion. Partout où j'allais, j'étais témoin des mêmes douleurs chez les uns, des mêmes jouissances chez les autres.

Je ne tardais pas à comprendre que les grands mots qu'on m'avait appris à vénérer : honneur, dévouement, devoir, n'étaient qu'un masque voilant les plus honteuses turpitudes. L'usurier qui édifiait une fortune colossale sur le travail de ses ouvriers, qui eux, manquaient de tout, était un monsieur honnête. Le député, le ministre dont les mains étaient toujours ouvertes aux pots-de-vin, étaient dévoués au bien public. L'officier qui expérimentait le fusil nouveau modèle sur des enfants de sept ans avait bien fait son devoir et, en plein Parlement, le président du Conseil lui administrait ses félicitations ! Tout ce que je vis me révolta, et mon esprit s'attacha à la critique de l'organisation sociale. Cette critique a été trop souvent faite pour que je la recommence. Il me suffira de dire que je devins l'ennemi d'une société que je jugeais criminelle.

Un moment attiré par le socialisme, je ne tardai pas à m'éloigner de ce parti. J'avais

trop d'amour pour la liberté, trop de respect de l'initiative individuelle, trop de répugnance à l'incorporation pour prendre un numéro dans l'armée matriculée du quatrième État.

D'ailleurs je vis qu'au fond le socialisme ne change rien à l'ordre actuel. Il maintient le principe autoritaire, et ce principe, malgré ce qu'en peuvent dire de prétendus libres penseurs, n'est qu'un vieux reste de la foi en une puissance supérieure. Des études scientifiques m'avaient graduellement initié au jeu des forces naturelles.

Or j'étais matérialiste et athée ; j'avais compris que l'hypothèse Dieu était écartée par la science moderne, qui n'en avait plus besoin. La morale religieuse et autoritaire, basée sur le faux, devait donc disparaître. Quelle était alors la nouvelle morale en harmonie avec les lois de la nature qui devait régénérer le vieux monde et enfanter une humanité heureuse ?

C'est à ce moment que je fus mis en relation avec quelques compagnons anarchistes, qu'aujourd'hui je considère encore comme les meilleurs que j'ai connus. Le caractère de ces hommes me séduisit tout d'abord. J'appréciais en eux une grande sincérité, une franchise absolue, un mépris profond de tous les préjugés, et je voulus connaître l'idée qui faisait des hommes si différents de tous ceux que j'avais vu jusque-là. Cette idée trouva en mon esprit un terrain tout préparé, par des observations et des réflexions personnelles, à la recevoir.

Elle ne fit que préciser ce qu'il y avait encore chez moi de vague et de flottant. Je devins à mon tour anarchiste. Je n'ai pas à développer ici la théorie de l'anarchie. Je ne veux en retenir que le côté révolutionnaire, le côté destructeur et négatif pour lequel je comparais devant vous. En ce moment de lutte aigüe entre la bourgeoisie et ses ennemis, je suis presque tenté de dire avec le Souvarine de *Germinal* : « Tous les raisonnements sur l'avenir sont criminels, parce qu'ils empêchent la destruction pure et simple et entravent la marche de la révolution. »

Dès qu'une idée est mûre, qu'elle a trouvé sa formule, il faut sans plus tarder en trouver sa réalisation. J'étais convaincu que l'organisation actuelle était mauvaise, j'ai voulu lutter contre elle, afin de hâter sa disparition. J'ai apporté dans la lutte une haine profonde, chaque jour avivée par le spectacle révoltant de cette société, où tout est bas, tout est louche, tout est laid, où tout est une entrave à l'épanchement des passions humaines, aux tendances généreuses du cœur, au libre essor de la pensée. J'ai voulu frapper aussi fort et aussi juste que je le pouvais.

Passons donc au premier attentat que j'ai commis, à l'explosion de la rue des Bons-Enfants.

J'avais suivi avec attention les événements de Carmaux. Les premières nouvelles de la grève m'avaient comblé de joie : les mineurs paraissaient disposés à renoncer aux grèves pacifiques et inutiles, où le travailleur confiant attend patiemment que ses quelques francs triomphent des millions des compagnies. Ils semblaient entrés dans une voie de violence qui s'affirma résolument le 15 août 1892. Les bureaux et les bâtiments de la mine furent envahis par une foule lasse de souffrir sans se venger : justice allait être faite de l'ingénieur si haï de ses ouvriers, lorsque des timorés s'interposèrent.

Quels étaient ces hommes ? Les mêmes qui font avorter tout les mouvements révolutionnaires, parce qu'ils craignent qu'une fois lancé le peuple n'obéisse plus à leurs voix, ceux qui poussent des milliers d'hommes à endurer des privations pendant des mois entiers, afin de battre la grosse caisse sur leurs souffrances et se créer une popularité qui leur permettra de décrocher un mandat - je veux dire les chefs socialistes- ces hommes, en effet, prirent la tête du mouvement gréviste.

On vit tout à coup s'abattre sur le pays une nuée de messieurs beaux parleurs, qui se mirent à la disposition entière de la grève, organisèrent des souscriptions, firent des conférences, adressèrent des appels de fonds de tous les côtés. Les mineurs déposèrent toute initiative entre leurs mains. Ce qui arriva, on le sait. La grève s'éternisa, les mineurs firent une plus intime connaissance avec la faim, leur compagne habituelle ; ils mangèrent le petit fonds de réserve de leur syndicat et celui des autres corporations qui leur virent en aide, puis au bout de deux mois, l'oreille basse, ils retournèrent à leur fosse, plus misérables qu'auparavant. Il eût été si simple, dès le début, d'attaquer la compagnie dans son seul endroit sensible, l'argent ; de brûler le stock de charbon, de briser les machines d'extraction, de démolir les pompes d'épuisement. Certes, la compagnie eût capitulé bien vite. Mais les grands pontifes du socialisme n'admettent pas ces procédés là, qui sont des procédés anarchistes.

A ce jeu il y a de la prison à risquer, et, qui sait, peut être une de ces balles qui firent merveille à Fourmies. On y gagne aucun siège municipal ou législatif. Bref, l'ordre un instant troublé régna de nouveau à Carmaux. La compagnie, plus puissante que jamais, continua son exploitation et messieurs les actionnaires se félicitèrent de l'heureuse issue de la grève. Allons, les dividendes seraient encore bons à toucher.

C'est alors que je me suis décidé à mêler, à ce concert d'heureux accents une voix que les bourgeois avaient déjà entendue, mais qu'ils croyaient morte avec Ravachol : celle de la dynamite. J'ai voulu montrer à la bourgeoisie que désormais il n'y aurait plus pour elle de joies complètes, que ses triomphes insolents seraient troublés, que son veau d'or tremblerait violemment sur son piédestal, jusqu'à la secousse définitive qui le jetterait bas dans la frange et le sang. En même temps j'ai voulu faire comprendre aux mineurs qu'il n'y a qu'une seule catégorie d'hommes, les anarchistes, qui ressentent sincèrement leurs souffrances et qui sont prêts à les venger.

Ces hommes là ne siègent pas au Parlement, comme messieurs Guesde et consorts, mais ils marchent à la guillotine. Je préparais donc une marmite. Un moment, l'accusation que l'on avait lancée à Ravachol me revint en mémoire. Et les victimes innocentes ? Mais je résolus bien vite la question.

La maison où se trouvaient les bureaux de la compagnie de Carmaux n'était habitée que par des bourgeois. Il n'y aurait donc pas de victimes innocentes. La bourgeoisie, tout entière, vit de l'exploitation des malheureux, elle doit toute entière expier ses crimes. Aussi, c'est avec la certitude absolue de la légitimité de mon acte que je déposais la marmite devant la porte des bureaux de la société. J'ai expliqué, au cours des débats, comment j'espérais, au cas où mon engin serait découvert avant son explosion, qu'il éclaterait au commissariat de police, atteignant toujours ainsi mes ennemis. Voilà donc les mobiles qui m'ont fait commettre le premier attentat que l'on me reproche.

Passons au second, celui du café Terminus. J'étais venu à Paris lors de l'affaire Vaillant. J'avais assisté à la répression formidable qui suivit l'attentat du Palais-Bourbon. Je fus témoin des mesures draconiennes prises par le gouvernement contre les anarchistes. De tous côtés on espionnait, on perquisitionnait, on arrêtait. Au hasard des rafles, une foule d'individus était arrachée à leur famille et jetait en prison. Que devenaient les femmes et les enfants de ces camarades pendant leur incarcération ? Nul ne s'en occupait. L'anarchiste n'était plus un homme, c'était une bête fauve que l'on traquait de toutes parts et dont toute la presse bourgeoise, esclave vile de la force, demandait sur tous les tons l'extermination.

En même temps, les journaux et les brochures libertaires étaient saisis, le droit de réunion était prohibé. Mieux que cela : lorsqu'on voulait se débarrasser

complètement d'un compagnon, un mouchard déposait le soir dans sa chambre un paquet contenant du tanin, disait-il, et le lendemain une perquisition avait lieu, d'après un ordre daté de l'avant-veille. On trouvait une boîte pleine de poudres suspectes, le camarade passait en jugement et récoltait 3 ans de prison. Demandez donc si cela n'est pas vrai au misérable indicateur qui s'introduisit chez le compagnon Mériegeault ? Mais tous ces procédés étaient bons. Ils frappaient un ennemi dont on avait eu peur, et ceux qui avaient tremblé voulaient se montrer courageux.

Comme couronnement à cette croisade contre les hérétiques, n'entendit-on pas M. Raynal, ministre de l'Intérieur, déclarer à la tribune de la Chambre que les mesures prises par le gouvernement avaient eu un bon résultat, qu'elles avaient jeté la terreur dans le camp anarchiste. Ce n'était pas encore assez. On avait condamné à mort un homme qui n'avait tué personne, il fallait paraître courageux jusqu'au bout : on le guillotine un beau matin.

Mais, messieurs les bourgeois, vous aviez un peu trop compté sans votre hôte. Vous aviez arrêté des centaines d'individus, vous aviez violé bien des domiciles ; mais il y avait encore hors de vos prisons des hommes que vous ignoriez, qui, dans l'ombre, assistaient à votre chasse à l'anarchiste et qui n'attendaient que le bon moment pour, à leur tour, chasser les chasseurs. Les paroles de M. Raynal étaient un défi jeté aux anarchistes. Le gant a été relevé. La bombe du café Terminus est la réponse à toutes vos violations de la liberté, à vos arrestations, à vos perquisitions, à vos lois sur la presse, à vos expulsions en masse d'étrangers, à vos guillotines.

Mais pourquoi, direz-vous, aller s'attaquer à des consommateurs paisibles, qui écoutent de la musique et qui, peut-être, ne sont ni magistrats, ni députés, ni fonctionnaires ? Pourquoi ? C'est bien simple. La bourgeoisie n'a fait qu'un bloc des anarchistes. Un seul homme, Vaillant, avait lancé une bombe ; les neuf dixièmes des compagnons ne le connaissaient même pas. Cela n'y fit rien. On persécuta en masse. Tout ce qui avait quelque relation anarchiste fut traqué.

Eh bien ! Puisque vous rendez ainsi tout un parti responsable des actes d'un seul homme, et que vous frappez en bloc, nous aussi, nous frappons en bloc. Devons-nous seulement nous attaquer aux députés qui font les lois contre nous, aux magistrats qui appliquent ces lois, aux policiers qui nous arrêtent ? Je ne pense pas. Tous les hommes ne sont que des instruments n'agissant pas en leur propre nom, leurs

fonctions ont été instituées par la bourgeoisie pour sa défense ; ils ne sont pas plus coupables que les autres. Les bons bourgeois qui, sans être revêtus d'aucunes fonctions, touchent cependant les coupons de leurs obligations, qui vivent oisifs des bénéfices produits par le travail des ouvriers, ceux-là aussi doivent avoir leur part de représailles.

Et non seulement eux, mais encore tous ceux qui sont satisfaits de l'ordre actuel, qui applaudissent aux actes du gouvernement et se font ses complices, ces employés à 300 et à 500 francs par mois qui haïssent le peuple plus encore que le gros bourgeois, cette masse bête et prétentieuse qui se range toujours du côté du plus fort, clientèle ordinaire du Terminus et autres grands cafés. Voilà pourquoi j'ai frappé dans le tas, sans choisir mes victimes. Il faut que la bourgeoisie comprenne que ceux qui ont souffert sont enfin las de leurs souffrances ; ils montrent les dents et frappent d'autant plus brutalement qu'on a été brutal avec eux.

Ce n'est pas aux assassins qui ont fait la semaine sanglante et Fourmies de traiter les autres d'assassins. Ils n'épargnent ni femmes ni enfants bourgeois, parce que les femmes et les enfants de ceux qu'ils aiment ne sont pas épargnés non plus. Ne sont-ce pas des victimes innocentes que ces enfants qui, dans les faubourgs, se meurent lentement d'anémie, parce que le pain est rare à la maison ; ces femmes qui dans vos ateliers pâlisent et s'épuisent pour gagner quarante sous par jour, heureuses encore quand la misère ne les force pas à se prostituer ; ces vieillards dont vous avez fait des machines à produire toute leur vie, et que vous jetez à la voirie et à l'hôpital quand leurs forces sont exténuées ? Ayez au moins le courage de vos crimes, messieurs les bourgeois, et convenez que nos représailles sont grandement légitimes.

Certes, je ne m'illusionne pas. Je sais que mes actes ne seront pas encore bien compris des foules insuffisamment préparées. Même parmi les ouvriers, pour lesquels j'ai lutté, beaucoup, égarés par vos journaux, me croient leur ennemi.

Mais cela m'importe peu. Je ne me soucie du jugement de personne. Je n'ignore pas non plus qu'il existe des individus se disant Anarchistes qui s'empressent de réprouver toute solidarité avec les propagandistes par le fait. Ils essayent d'établir une distinction subtile entre les théoriciens et les terroristes. Trop lâches pour risquer leur vie, ils renient ceux qui agissent. Mais l'influence qu'ils prétendent avoir sur le mouvement révolutionnaire est nulle. Aujourd'hui, le champ est à l'action, sans faiblesse, et sans reculade.

Alexandre Herzen, le révolutionnaire russe, l'a dit : « De deux choses l'une, ou justicier et marcher en avant ou gracier et trébucher à moitié route. » Nous ne voulons ni gracier ni trébucher, et nous marcherons toujours en avant jusqu'à ce que la révolution, but de nos efforts, vienne enfin couronner notre œuvre en faisant le monde libre.

Dans cette guerre sans pitié que nous avons déclarée à la bourgeoisie, nous ne demandons aucune pitié. Nous donnons la mort, nous saurons la subir. Aussi, c'est avec indifférence que j'attends votre verdict. Je sais que ma tête n'est pas la dernière que vous couperez ; d'autres tomberont encore, car les meurt-de-faim commencent à connaître le chemin de vos grands cafés et de vos grands restaurants Terminus et Foyot.

Vous ajouterez d'autres noms à la liste sanglante de nos morts. Vous avez pendu à Chicago, décapité en Allemagne, garroté à Jerez, fusillé à Barcelone, guillotiné à Montbrison et à Paris, mais ce que vous ne pourrez jamais détruire, c'est l'anarchie. Ses racines sont trop profondes ; elle est née au sein d'une société pourrie qui se disloque, elle est une réaction violente contre l'ordre établi. Elle représente les aspirations qui viennent battre en brèche l'autorité actuelle, elle est partout, ce qui la rend insaisissable. Elle finira par vous tuer.

Voilà, messieurs les jurés, ce que j'avais à vous dire. Vous allez maintenant entendre mon avocat. Vos lois imposant à tout accusé un défenseur, ma famille a choisi Me Hornbostel. Mais ce qu'il pourra dire n'infirmes en rien ce que j'ai dit. Mes déclarations sont l'expression exacte de ma pensée. Je m'y tiens intégralement. »

Cette déclaration retranscrit parfaitement la logique individualiste qui règne dans l'idéologie anarchiste. Lorsqu'il dit que le seul tribunal qu'il prend compte, c'est lui-même, Émile Henry explique bien que son but n'est aucunement de représenter la morale et les intérêts de la classe ouvrière. Il veut juste agir selon sa propre motivation, selon ce que lui, individuellement, juge bon ou mauvais.

La dimension individualiste est de fait clairement affirmée dans les passages où il explique pourquoi il n'adhère pas aux thèses socialistes. Il exprime son désir de n'appartenir à aucune organisation, de mettre son amour de

la liberté individuelle devant l'amour qu'il pourrait porter à tout autre valeur.

La révolution est alors vidée de son sens et bascule dans la posture individuelle, dans un certain nihilisme. L'anarchisme à la bombe est une esthétique individuelle, il préfigure le fascisme avec son vitalisme et son nihilisme. En ce sens, il est bourgeois anti-bourgeois, un esprit typique de la Belle époque, depuis les poètes symbolistes jusqu'aux nationalistes.

17. L'ordre moral entre le Sacré-Coeur et système Bertillon

La Belle époque est caractérisée par la mise en place de la société bourgeoise, et par conséquent d'un ordre moral parfaitement établi. C'est cet ordre moral que la petite-bourgeoisie de gauche et universitaire critiquera inlassablement, critiquant l'esprit réactionnaire et le conservatisme, l'esprit de surveillance, d'autorité, etc. sans jamais atteindre le cœur capitaliste.

L'expression « ordre moral » est assumée, par exemple par Patrice de Mac-Mahon dans un discours le 28 avril 1873 :

« Avec l'aide de Dieu, le dévouement de notre armée, qui sera toujours l'esclave de la loi, avec l'appui de tous les honnêtes gens, nous continuerons l'œuvre de la libération de notre territoire, et le rétablissement de l'ordre moral de notre pays. Nous maintiendrons la paix intérieure et les principes sur lesquels repose notre société »

Et le symbole de cet ordre moral est bien connu, consistant en un bâtiment qui sera inévitablement dynamité à la Révolution socialiste : la basilique du Sacré-Coeur, à Montmartre. Sa construction suit une véritable lame de fond après la Commune de Paris de 1871, voici ce que dit l'appel initial :

« En présence des malheurs qui désolent la France et des malheurs plus grands peut-être qui la menacent encore.

En présence des attentats sacrilèges commis à Rome contre les droits de l'Église et du Saint-Siège, et contre la personne sacrée du Vicaire de Jésus-Christ nous nous humilions devant Dieu et réunissant dans notre amour l'Église et notre Patrie, nous reconnaissons que nous avons été coupables et justement châtiés.

Et pour faire amende honorable de nos péchés et obtenir de l'infinie miséricorde du Sacré-Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ le pardon de nos fautes ainsi que les secours extraordinaires, qui peuvent seuls délivrer le Souverain Pontife de sa captivité et faire cesser les malheurs de la France. Nous promettons de contribuer à l'érection à Paris d'un sanctuaire dédié au Sacré-Cœur de Jésus. »

La loi républicaine sacralise cette construction :

« Est déclarée d'utilité publique la construction d'une église sur la colline de Montmartre, conformément à la demande qui en a été faite par l'archevêque de Paris, dans sa lettre du 5 mars 1873 adressée au ministre des cultes. Cette église, qui sera construite exclusivement avec des dons provenant de souscriptions, sera à perpétuité affectée à l'exercice public du culte catholique. »

En échange de cela, la République est définitivement installée, avec les lois constitutionnelles de 1875. Le régime bourgeois est installé.

Et l'ordre a évidemment besoin de surveillance et de répression, particulièrement dans une ville de Paris marquée par les « apaches », voyous présentés dans le film très connu *Casque d'or*, et tirés d'une histoire vraie (dans le *Petit Journal* on lit alors : « Ce sont là des mœurs d'Apaches, du Far West, indignes de notre civilisation. Pendant une demi-heure, en plein Paris, en plein après-midi, deux bandes rivales se sont battues pour une fille des fortifs, une blonde au haut chignon, coiffée à la chien ! »).

Voici comment le *Petit Journal* du 20 octobre 1907 présente la chose, avec comme titre accrocheur L'Apache est la plaie de Paris et une couverture présentant un apache démesuré en taille par rapport au policier :

« Plus de 30 000 rôdeurs contre 8 000 sergents de ville : L'apache est la plaie de Paris. Nous démontrons plus loin, dans notre « Variété », que, depuis quelques années, les crimes de sang ont augmenté dans d'intraçables proportions.

On évalue aujourd'hui à au moins 30 000 le nombre de rôdeurs — presque tous des jeunes gens de quinze à vingt ans — qui terrorisent la capitale.

Et, en face de cette armée encouragée au mal par la faiblesse des lois répressives et l'indulgence inouïe des tribunaux, que voyons-nous ?... 8 000 agents pour Paris, 800 pour la banlieue et un millier à peine d'inspecteurs en bourgeois pour les services dits de sûreté.

Ces effectifs qui, depuis quinze ans n'ont guère été modifiés, sont absolument insuffisants pour une population dont l'ensemble — Paris et banlieue — atteint, le chiffre énorme de 4 millions d'habitants. C'est ce que nous avons voulu démontrer dans la composition si artistique et si vivement suggestive qui fait le sujet de notre première gravure. »

Voici comment *Le Petit Journal illustré* daté du 23 janvier 1910 présente l'origine du terme Apache :

« J'ai vu souvent des gens s'étonner de cette dénomination appliquée aux jeunes rôdeurs parisiens, dénomination dont ceux-ci se glorifient d'ailleurs, et il m'a paru curieux d'en rechercher l'origine. Je vous la donne telle qu'elle me fut contée.

C'est au commissariat de Belleville que, pour la première fois, ce terme fut appliqué à nos jeunes malandrins des faubourgs. Ce soir-là, le secrétaire du commissariat interrogeait une bande de jeunes voyous qui, depuis quelque temps, ensanglantait Belleville par ses rixes et ses déprédations et semait la terreur dans tout le quartier.

La police, enfin, dans un magistral coup de filet, avait réussi à prendre toute la bande d'un seul coup, et les malandrins, au nombre d'une douzaine, avaient été amenés au commissariat où le « panier à salade » allait bientôt venir les prendre

pour les mener au Dépôt. En attendant, les gredins subissaient un premier interrogatoire. Aux questions du secrétaire, le chef de la bande, une jeune « Terreur » de dix-huit ans, répondait avec un cynisme et une arrogance extraordinaires.

Il énumérait complaisamment ses hauts faits et ceux de ses compagnons, expliquait avec une sorte d'orgueil les moyens employés par lui et par ses acolytes pour dévaliser les magasins, surprendre les promeneurs attardés et les alléger de leur bourse ; les ruses de guerre, dont il usait contre une bande rivale avec laquelle lui et les siens étaient en lutte ouverte. Il faisait de ses exploits une description si pittoresque, empreinte d'une satisfaction si sauvage, que le secrétaire du commissariat l'interrompit soudain et s'écria :

— Mais ce sont là de vrais procédés d'Apaches. Apaches !... le mot plut au malandrin... Apaches ! Il avait lu dans son enfance les récits mouvementés de Mayne Reid, de Gustave Aimard et de Gabriel Ferry... Apaches !... oui l'énergie sombre et farouche des guerriers du Far West était assez comparable à celle que déployaient aux alentours du boulevard extérieur les jeunes scélérats qui composaient sa bande... Va, pour Apaches ! Quand les gredins sortiront de prison — ce qui ne dut pas tarder, vu l'indulgence habituelle des tribunaux — la bande se reconstitua sous les ordres du même chef, et ce fut la bande des « Apaches de Belleville ».

Et puis le terme fit fortune. Nous eûmes bientôt des tribus d'apaches dans tous les quartiers de Paris : tant et si bien que le mot prit son sens définitif et qu'on ne désigna plus, autrement les rôdeurs de la grande ville. Aujourd'hui l'expression est consacrée ; la presse l'emploie journellement, car les apaches ne laissent pas passer un jour sans faire parler d'eux... Il ne manque plus que de la voir accueillie par le dictionnaire de l'Académie... »

C'est ainsi l'instauration du « système Bertillon », faisant d'Alphonse Bertillon (1853-1914) une grande figure policière tant en Europe qu'aux États-Unis.

Le « système Bertillon » procède au fichage méthodique des criminels, avec non seulement des photographies de face et de profil, mais des descriptions « parlées » du nez, des oreilles, etc. ainsi que les données biométriques (taille du corps, des pieds, des mains, etc., poids, marques

particulières comme les tatouages ou les cicatrices, etc.).

En 1882 est ainsi formé le premier bureau d'identité à la préfecture de Police et en 1903, 12 personnes gèrent des millions de fiches parfaitement classées, dans un esprit très français.

On notera que le père d'Alphone Bertillon était statisticien, son frère statisticien et démographe, chef de service de la statistique municipale de la Ville de Paris et à l'origine d'une classification des causes de décès. On est là déjà dans la tradition républicaine, dans la capacité de la République à former une élite transmettant son idéologie, ses méthodes.

La Belle époque est ainsi une époque où l'image, celle du Sacré Cœur ou bien celle des photographies des criminels, commence à jouer un rôle important, parallèlement à l'alphabétisation générale et le développement de la presse à grands tirages.

La bourgeoisie regrettera toujours amèrement cette période où elle dominait absolument. Par la suite en effet, les forces productives devenant plus puissantes amèneront une telle imprimerie et une telle photographie que la bourgeoisie aura du mal à maîtriser les représentations.

L'ouvrage classique exprimant la nostalgie de cet âge d'or bourgeois est L'Œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique, essai de Walter Benjamin de 1935. Ce dernier explique que les œuvres d'art ont perdu leur « aura » en raison de la possibilité des reproductions.

Walter Benjamin est typique de la position

de l'artiste petit-bourgeois heureux que la Belle époque lui permette une pseudo indépendance sur le plan de la « créativité », mais que « l'ère des masses » prive déjà du caractère « unique » de ses œuvres.

Il dit ainsi :

« Vers 1900, la reproduction mécanisée avait atteint un standard où non seulement elle commençait à faire des œuvres d'art du passé son objet et à transformer par là même leur action, mais encore atteignait à une situation autonome les procédés artistiques.

Pour l'étude de ce standard, rien n'est plus révélateur que la manière dont ses deux manifestations différentes reproduction de l'œuvre d'art et art cinématographique se répercutèrent sur l'art dans sa forme traditionnelle (...)

La dispute qui s'ouvrit, au cours du XIXe siècle, entre la peinture et la photographie, quant à la valeur artistique de leurs productions respectives, apparaît de nos jours confuse et dépassée. Cela n'en diminue du reste nullement la portée, et pourrait au contraire la souligner.

En fait, cette querelle était le symptôme d'un bouleversement historique de portée universelle dont ni l'une ni l'autre des deux rivales ne jugeaient toute la portée. L'ère de la reproductibilité mécanisée séparant l'art de son fondement rituel, l'apparence de son autonomie s'évanouit à jamais. »

Ainsi, tant le Sacré Cœur que le système Bertillon forment les images d'un âge d'or bourgeois, celui de la Belle époque, celui où la société était encadrée, maîtrisée, totalement au service de la reproduction élargie du capital.